

PRIX DU NUMÉRO

France . . 1 fr. 60

Etranger . 2 fr. —

25 JUIN 1921

N° 3314

65° Année



LE

MONDE ILLUSTRÉ

REVUE FRANÇAISE ET DU FOYER

HEBDOMADAIRE UNIVERSEL



ABONNEMENTS

	Un an : 72 fr.		Un an : 92 fr.
FRANCE	6 mois : 37 fr.	ETRANGER	6 mois : 47 fr.
	3 mois : 19 fr.		3 mois : 24 fr.

La reproduction des matières contenues dans le MONDE ILLUSTRÉ est interdite.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

13, Quai Voltaire, 13

PARIS (7° Arr^t)

TÉLÉPHONE N° :
Fleurus 18-30, 18-31, 18-32

CHÈQUES POSTAUX :
Paris - Compte N° 5909.

11199

DEPURATIF BLEU
aux
Sucs de Plantes

C'est la Guérison
de tous les Vices du Sang,
de l'Eczéma,
de la Constipation, Congestion, Rhuma-
tisme, Artério-Sclérose.
Nettoie : les Reins, le Foie, la Vessie.
Fortifie : l'Estomac, les Bronches.
Soulage : le Cœur.
Chasse : la Bile, les Humeurs, l'Acide Urique.
SAUVEUR des Maux de la FEMME.
5 fr. Ph^{ie} - Cure à flac. 20 fr. f^{co} mandat.
BRELAND, Pharmacien, 31, rue Antoinette, LYON

ANTICOR-BRELAND ENLÈVE LES Cors 2 FR. 25

MOUTARDE
Douce

"GREY-POUPON"
4 Variétés
aux AROMATES

MALADES et BLESSÉS

Fauteuils-DUPONT
Fauteuils articulés - Fauteuils roulants - Garde-robes.
PARIS (VI), 10, rue Hautefeuille, près place St-Michel.
Téléphone : Gobelins 18-67 et 40-95
Maison fondée en 1847 - Fournisseur des Hôpitaux.
Succursale à LYON, 6, place Bellecour

Dans tous les Cafés, demandez un
LILLET
QUINQUINA au VIN BLANC du pays de SAUTERNES
10 Grands Prix - LILLET Frères, PODENSAC (Gironde)



Pourquoi acheter une Raquette sans marque
quand pour le même prix vous pouvez avoir la marque **TUNMER**

Toutes nos raquettes quel qu'en soit le prix sont fabriquées sur le même
principe que notre raquette de championnat : la "TUNMER"

qui avait gagné en 1920 3 Championnats du Monde
gagné en 1921 2 Championnats de France
et 3 Championnats du Monde

La TUNMER cadre frêne extra. cœur évidé, cordage simple en boyaux
blancs extra tendus, poids, équilibre et rendement parfaits. 150 Frs
Autres modèles de 40 à 110 Frs

Notre Raquette populaire **SMASH**

doubles cordes au centre, boyaux rouges et blancs, possédant toutes les
qualités pour un jeu parfait. 90 Frs
Balles "Tunmer Spécial", la douz. : 72.50. Tunmer Club, la douz. : 60 Frs

JEUX DE PLEIN AIR

Croquets, Jeux de boules ferrées, Jeux de quilles, Jeux de tonneaux, etc...

TOUT POUR TOUS SPORTS (Demandez notre Catalogue 27)

TUNMER

PARIS, 1, Place St-Augustin. — BORDEAUX, 96, rue Ste-Catherine

PARFUMS
PRODUITS DE BEAUTÉ,
exiger sur chaque article
le Prénom et date de fondation 1917.

ERNEST COTY
EN VENTE PARTOUT.
GROS : 8^{bis} Rue Martel, PARIS.

Automobilistes !!
LES GAINES de RESSORTS "DUCO"
(brevetées)
constituent une enveloppe protectrice qui préserve
les ressorts de la boue, de la poussière et de l'eau. La
graisse étant sous pression finit par interposer entre
chaque lame une pellicule de graisse qui évite les
ruptures de lames.
Ecrivez aux fabricants : BROWN BROTHERS Ltd,
31, rue de la Folie-Méricourt, Paris.

"Heure Exacte"
est donnée par les Chronomètres
"CHRONO-COQ"
Chronomètres "NATIONALE"
Chronomètres "MAXIMA"
en Acier, Métal, Argent et Or
MONTRES réglées aux TEMPÉRATURES
d'une Solidité et d'une Régularité parfaites
Médaille d'Or, Concours Officiel de l'Observatoire de Besançon
FABRIQUÉS PAR LE
G^o COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE
19, Rue de Belfort. (Anc^{ie} M^{me} E. DUPAS)
H. MICHAUD, Gendre et Successeur
Directeur, BESANCON (Doubs)
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ CONTRE 0.25 c.

BORDEAUX - MARSEILLE
Apprenez chez vous rapidement
COMPTABILITÉ
en vous adressant aux Etabl^{ts}
JAMET-BUFFEREAU, 96, Rue de Rivoli, Paris.
LYON - NANCY - LILLE - BRUXELLES

LA REVUE COMIQUE, par Georges Pavis



Le Salon dada :
— Je suis volé. il n'y a même pas un
cheval.



— Vous pouvez cogner, j'ai l'habitude
d'encaisser : je suis caissier.



— On vous a pris, sur le fait, en train de
déboulonner des rails.
— Que voulez-vous, M. le commissaire,
j'suis sans travail et j'peux pas rester sans
rien faire...!



— Comme l'a dit le poète, pour être heu-
reux que faut-il : une chaumière et un cœur...
— Je me contenterais d'un tout petit
appartement.

VIN GÉNÉREUX
TRÈS RICHE
EN QUINQUINA

BYRRH

SE CONSOMME
EN FAMILLE
COMME AU CAFÉ

COEUR DE FLEURS
PARFUM
ENIVRANT CAPTIVANT
Maurice Bertin Paris

CIVIL AND MILITARY TAILORS **KRIEGCK & Co** AMERICAN, ENGLISH AND FRENCH UNIFORMS
23, RUE ROYALE



POUR MAIGRIR
RAPIDEMENT ET SANS DANGER

prenez tous les deux jours un bain au
SEL AMAIGRISSANT CLARKS

qui réussit toujours à réduire le ventre et les hanches et à faire fondre
et disparaître sans aucun inconvénient tout excès d'embonpoint

La BOITE DOSE pour 12 Bains : 24 Francs Franco (Envoi discret)

En vente chez CLARKS, 16 bis rue Vivienne, PARIS - Tel. LOUVRE 23-65 (Notice franco)
et dans tous les GRANDS MAGASINS, PARFUMERIES & PHARMACIES

N'ACHETEZ MONTRE
BIJOU ni ORFÈVRE
sans consulter le Catalogue
de **G. TRIBAUDEAU**
Fabricant à BESANCON
expédié franco sur demande.
La plus ancienne et la plus
importante Fabrique Française
vendant ses produits
directement à la clientèle.
1^{er} PRIX - 25 MÉDAILLES D'OR
au Concours de l'Observatoire de Besançon.

AMBRELIA
PUISSANT FIN TENACE
H. GRANT - PARIS



BROSSERIE
en argent
et Ivoire

MALLETES
de VOYAGE
de fabrication Anglaise

KIRBY, BEARD & C^o L^d
(MAISON FONDÉE EN 1743)
5, RUE AUBER - PARIS



BOUTONS
KREMENTZ
POUR COLS
ET MANCHETTES

*«... d'un brillant inaltérable
le bouton KREMENTZ
se recommande
par son élégance
et sa solidité...»*



GARANTI
DOUBLÉ OR

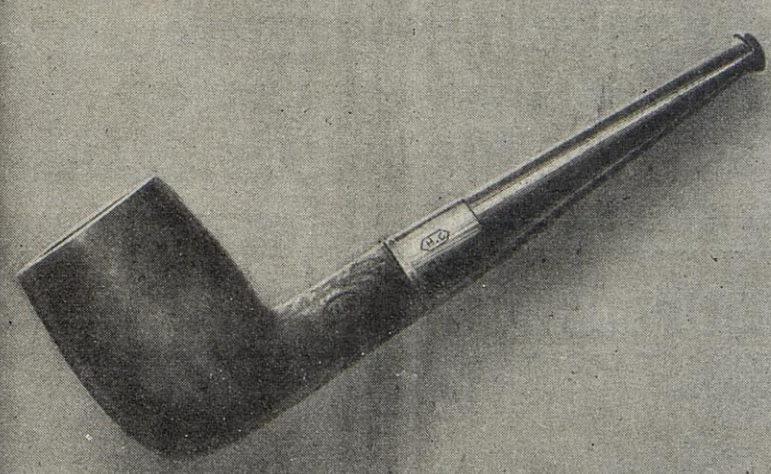
EN VENTE CHEZ
KIRBY, BEARD & C^o L^d
MAISON FONDÉE EN 1743
5, RUE AUBER - PARIS
ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

**SERVICES A CITRONNADE,
BROCS A RAFRAICHIR,
GLACE-FRUILTS**



KIRBY, BEARD & C^o L^d
MAISON FONDÉE EN 1743
5, RUE AUBER - PARIS

PIPES
ANGLAISES



KIRBY, BEARD & C^o L^d
5, RUE AUBER - PARIS

Construction Française
LABOR



La machine **LABOR**
type Trophée de France
est la monture des jeunes
gens parce qu'elle est

Robuste

Légère

Rigide

Elle a permis à **Deman** qui seul
montait une **Labor** de gagner
brillamment **Bordeaux-Paris**,
:: :: en 1914 :: ::

LABOR 4bis, Boulevard Bourdon
(Neuilly-sur-Seine)

Agents partout

ÉTAT. PUBLIOT. GARCHES (S. & O)

*Peinture Murale
des Intérieurs*

MATOLIN

DONNE
L'ASPECT CHAUD,
VELOUTÉ ET FAIT
BIEN RESSORTIR
MEUBLES ET
TABLEAUX

72 Nuances

*Demandez
envoi gratis Notice
"COMMENT DÉCORER
SON INTÉRIEUR"*

DÉPÔT PARIS MATOLIN
72, Rue Gaitboul
PARIS

ECZÉMA

Feux, Démangeaisons, Boutons, Dartres, Acné,
Herpès, Pellicules, Plaies, Piqures. Guérison
surprenante par découverte scientifique du
BAUME-CRÈME-BRELAND

4 fr. Pharm., 4,50 fr. poste. BRELAND, Pharmacien, R. Anselmetti, Lyon

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boîte: franco-Pharmacie, 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

**La Sauce
LEA & PERRINS**

donne un arôme appétissant et un stimulant délicieux
à la Viande, au Poisson, à la Soupe, au Gibier,
au Fromage, à la Salade, etc., etc.

Assurez-vous que la signature en
caractères blancs sur l'étiquette
à fond rouge figure bien sur
chaque flacon.

Lea & Perrins

La véritable Sauce WORCESTERSHIRE d'origine.

CHOCOLAT Le meilleur LOMBART

JUCUNDUM



**MAURICE BERTIN
PARIS**

**LE CHASSIS
10-14 HP**



s'impose par

SA CONSTRUCTION IRRÉPROCHABLE

(Production annuelle limitée à 300 chassis)

:: SA SUSPENSION INCOMPARABLE ::
SA PARFAITE TENUE DE LA ROUTE
SA SOUPLESSE ET SON ÉCONOMIE

ESSAIS ET RENSEIGNEMENTS :

Magasin d'exposition : **M. CHARLET REYJAL**
(AGENCE DE PARIS)

29, Rue du Colisée, PARIS. — Téléphone : Elysées 28-59

USINES :

49, Rue du Point du Jour, BILLANCOURT (Seine)

Téléphone : AUTEUIL 14-79

Korta

KUMMEL DE LUXE

Monopole :
**PERNOD PÈRE & FILS
AVIGNON**

L'ANIS PERNOD
la plus fine des liqueurs anisées

LE MARABOUT
le plus suave des apéritifs amers

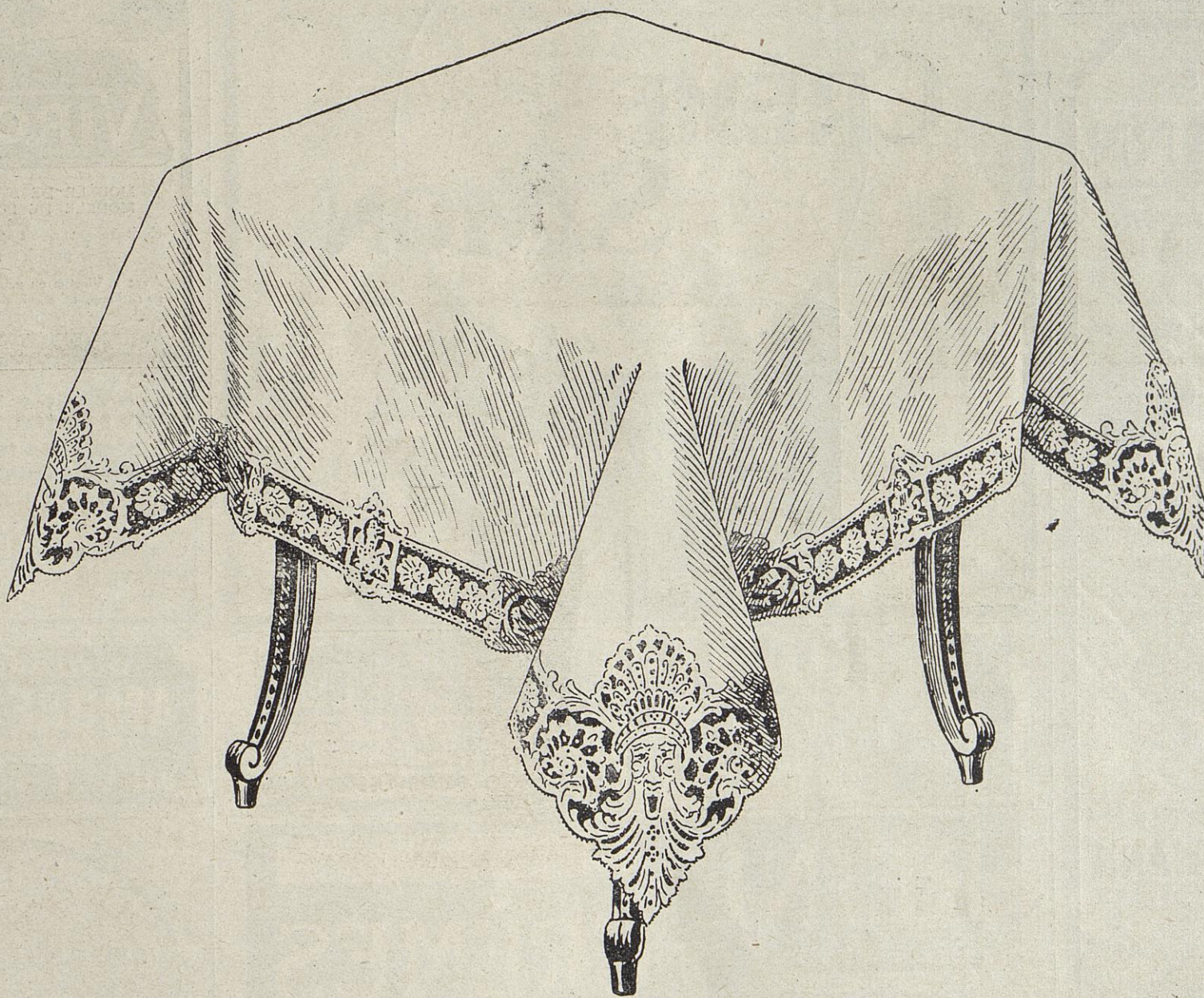
LE RIVOLI
le plus aromatisé des vermouths

sont les spécialités de
PERNOD Père & Fils, AVIGNON
Succursales à **PARIS, CHARENTON,
LYON et MARSEILLE**

LA
**GRANDE
MAISON DE BLANC**
PARIS

6, BOULEVARD DES CAPUCINES

TISSE SON LINGE ELLE-MÊME
A HAUBOURDIN (NORD)



LINGE DE TABLE & DE MAISON
LINGERIE -- BONNETERIE
DÉSHABILLÉS --- TROUSSEAUX

CANNES
43, RUE D'ANTIBES

LONDON
34, NEW BOND STREET

DÉAUVILLE
(L'ÉTÉ)

COGNAC OTARD

OTARD-DUPUY & Co

Etablis depuis 1795
dans le Château de Cognac
Berceau du Roi François I^{er}

Les Meilleurs **ÉPILATOIRES** :

EAU ÉPILIA (très active). 7'60
CRÈME ÉPILIA ROSÉE. 6'60
POUDRE ÉPILIA ROSÉE 6'60

Pour épidermes délicats. Détruisent radicalement les POILS et DUVETS du visage et du corps. Rendent la peau blanche et veloutée. Franco (mandat ou timbres). — Envoi discret. R. POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, PARIS

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Cycles THOMANN

Soudés à l'autogène



C'est grâce à sa bicyclette THOMANN, type Tour de France, que Mottiat a pu gagner Bordeaux-Paris et qu'un grand nombre de coureurs ont pu devenir des Champions.

Demander le Catalogue

aux **Cycles THOMANN**

à NANTERRE

88, Avenue Félix Faure, 88

ET AUX AGENTS



P. L. DIGONNET & Co Importateurs
29, Rue Curial, MARSEILLE

Le plus puissant Antiseptique — Non Toxique

ANIODOL

Prévient et Guérit toutes les Maladies Infectieuses et Contagieuses

ANIODOL EXTERNE

PLAIES de toutes natures, Coupures, Brûlures, Piqures ; Maladies des YEUX : Ophthalmies, Conjonctivites, Orgelet ; PEAU : Herpès, Eczéma, Furoncles, Ulcères, etc.

INDISPENSABLE dans la TOILETTE INTIME

Supprime tous Malaises périodiques, prévient et guérit les Maladies de la Femme : Suites de Couches, Pertes, Métrites, Salpingites, Fibromes, Cancers, etc.

DÉSODORISANT MERVEILLEUX

DOSES : 1 à 2 cuillerées à soupe dans un litre d'eau, pour tous usages externes. A l'intérieur : 50 à 100 gouttes d'Aniodol interne dans une tasse de tisane après les repas.

PRIX : 6 francs LE FLACON DANS TOUTES PHARMACIES.

Renseignements et Brochures : 514 de l'ANIODOL, 40, Rue Condorcet, PARIS.

ANIODOL INTERNE

Désinfectant le plus puissant

1^{er} du TUBE GASTRO-INTESTINAL : Entérites, Choléra infantile, Diarrhées simples et tuberculeuses, Dysentérie, Fièvre typhoïde et toutes maladies infectieuses.

2^o des VOIES RESPIRATOIRES : Grippe, Rhumes, Bronchites, Catarrhes, Angines, Trachéite, etc.

dans tous
les pays

LA CRÈME SIMON PARIS

est unique
pour la toilette

POUDRE ET SAVON



BUSTE

raffermi ou développé par l'EUTHÉLINE, le seul produit approuvé par le Corps médical parce que le seul nouveau, scientifique, efficace et inoffensif (Communiqué à l'Académie des Sciences. — Nomb. attestat. médicales). Envoi gratis de la brochure détaillée du Dr JEAN. Lab. EUTHÉLINE, 2, Pl. Théâtre-Français, Paris.

EAU DE LECHELLE

Arrête les PERTES CRACHEMENT SANG. HÉMORRHAGIES INTESTINALES DYSENTERIES etc. Flacon 0'50 France PARIS - PH. SEGUIN - 163 R. SAINT-HONORÉ

REINE DES

Merveilleuse Crème de Beauté
INALTERABLE - PARFUM SUAVE
de J. LESQUENDIEU - PARIS

CRÈMES

EN VENTE PARTOUT

Villacabras

La REINE des Eaux Purgatives
PARCE QUE NATURELLE



TRIPLE-SEC

ANGERS

un cointreau



MACHINE
A ÉCRIRE
FRANÇAISE

VIROTYPE

MODÈLE DE BUREAU. ... 210 fr.
MODÈLE DE POCHE depuis 75 fr.

Écriture garantie aussi nette que celle des grandes machines.

Avec la Virotype on peut obtenir plusieurs copies au carbone, se servir du copie de lettres et du duplicateur.

NOTICE FRANCO, 30, Rue Richelieu, PARIS

TRACTEURS AGRICOLES

de tous types et de toutes puissances

et toutes MACHINES AGRICOLES

IMMÉDIATEMENT DISPONIBLES

ÉTABLISSEMENTS AGRICULTURAL
AUBERVILLIERS, 25, route de Flandre

Catalogue gratuit

POUDRE DE RIZ

AMBRE ROYAL

La plus Parfaite des Poudres

VIOLET, PARFUMEUR, PARIS



SOTERKENOS

80
Rue
Tailbout

NETTOYAGE
PAR LE
VIDE

Tél.
Louvre
18-12

PARIS

Installations fixes. — Machines mobiles
Appareils domestiques

Service à domicile : Paris et Banlieue

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3314. — 65^e Année.

SAMEDI 25 JUIN 1921

Prix du Numéro : 1 fr. 60.



LA PREMIERE PIERRE DU MONUMENT DE LORETTE

Au sommet du Plateau de Notre-Dame-de-Lorette, s'élèvera une chapelle à la mémoire des héros qui tombèrent par milliers à Ablain-Saint-Nazaire, à Vimy, à Souchez, à Aix-Noulette, à Neuville-Saint-Waast, à Carency et sur les crêtes où le maréchal Pétain scelle la première pierre du monument.

LA VIE FRANÇAISE

Le Cardinal Dubois Archevêque de Paris

Par Henry BORDEAUX
de l'Académie Française.

Je me souviens d'avoir assisté, par hasard, à l'accueil fait au cardinal Amette, archevêque de Paris, à sa sortie d'une église de faubourg, où il avait donné la Confirmation. Rarement j'eus l'impression plus directe et plus émouvante de la popularité. La foule se pressait devant lui, autour de lui, respectueuse, attentive, enthousiaste, l'acclamant et s'agenouillant et, déjà un peu courbé par l'âge, le visage pâle, le geste un peu las, il la bénissait avec tant de douceur et de bonté que l'on comprenait son rayonnement. Ce rayonnement venait de sa charité : il s'était oublié lui-même, il n'avait pas d'ambition, il ne désirait que le bien, et il s'était efforcé de réaliser autour de lui l'union sacrée, en lui apportant son indulgence, sa compréhension, sa confiance.

A cause de cette popularité même, et de la déférence que lui témoignaient toutes les autorités officielles, le cardinal Amette n'était pas facile à remplacer. Il en est des sociétés ecclésiastiques comme des autres, bien qu'elles se meuvent sur un autre plan. Les intrigues n'y sont pas inconnues. Elles furent surprises par le choix de Rome qui désignait S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Rouen. Le cardinal Dubois avait été évêque de Verdun avant d'occuper le siège archiepiscopal de la Normandie. Partout où il avait passé, il avait laissé une réputation d'intelligence, de finesse, de jugement : surtout il savait attirer les sympathies par un mélange rare de haute urbanité et de bienveillance aimable. Mais il n'occupait pas encore une situation de premier plan dans l'épiscopat avant sa mission d'Orient.

Après la victoire franco-anglaise sur les troupes turco-allemandes de Syrie et de Palestine, après le traité de Versailles qui divisait les mandats et les zones d'influence, il avait paru au gouvernement de la République nécessaire de témoigner quelque gratitude aux chrétiens d'Orient qui n'avaient pas cessé de nous demeurer fidèles et à qui cette fidélité avait souvent coûté la perte de leurs biens et d'affreuses représailles sur les personnes, et de montrer par une manifestation éclatante que la France continuait sa politique traditionnelle issue du passé de Charlemagne, des Croisades et de François I^{er}. Il décida, en conséquence, d'envoyer en Palestine, en Syrie, en Egypte, une mission composée de princes de l'Eglise qui présenterait l'hommage d'une France reconnaissante et attentive aux populations attachées à nous par toute la force du sentiment religieux. Notre Haut-Commissaire de Beyrouth, le général Gouraud, comme notre Haut-Commissaire de Constantinople, M. DeFrance, la réclamaient. C'est ici que les difficultés commencèrent. Le Ministère de la Guerre en prit l'initiative. Le Ministère des Affaires étrangères la revendiqua. Mais comment serait-elle organisée et qui serait son chef? Le choix du gouvernement se fixa sur le cardinal archevêque de Rouen. On le savait diplomate avisé, tout à fait capable d'éviter les pièges innombrables qui attendent en Orient les Européens maladroits ou mal informés, comme aussi d'exercer cette attraction si précieuse à qui représente la France au dehors. On lui adjoignit deux évêques : Monseigneur de Llobet, évêque de Gap, ancien aumônier militaire aux glorieux états de service, chevalier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de guerre, et Monseigneur Grente, évêque du Mans, orateur et écrivain, et deux religieux, dont le Père Lobry, visiteur des Lazaristes de la province d'Orient, officier de la Légion d'honneur, que connaissent



S. E. le Cardinal Dubois.

(Photo Monde Illustré.)

bien tous ceux qui sont allés avant la guerre à Constantinople, où il jouissait de l'estime générale et qui est un des hommes les mieux renseignés sur les affaires orientales.

— A quel titre irai-je? demandait cependant Monseigneur Dubois, prêt à servir son pays, mais non pas en cachette. — A titre officiel, lui répondait-on aux Affaires étrangères, car nous ne vous connaissons plus depuis la séparation. — Vous ne voulez pas connaître le cardinal archevêque de Rouen, mais vous connaissez M. Dubois, citoyen français, domicilié à Rouen : envoyez donc M. Dubois... La mission serait : « un peu moins qu'officielle, un peu plus qu'officielle ». Officielle au départ, elle deviendrait officielle une fois partie. Ces chinoïseries furent bientôt abandonnées, et ce fut bel et bien une mission officielle qui s'embarqua le 14 décembre 1919 à Toulon sur le *Duguay-Trouin*. Elle allait rappeler les droits, les intérêts, les souvenirs de la France en Orient, et renouvelait une tradition qui remontait à plus de mille ans, si l'on en croit le toast prononcé par le général Gouraud à Beyrouth au déjeuner officiel du 2 février 1920.

« Eminence, commença notre Haut-Commissaire, l'histoire raconte que le premier légat qui mit le pied sur la côte de Syrie fut envoyé au Calife Haroun-Al-Raschid par l'Empereur Charlemagne. Douze cents ans plus tard, vous refaites le même voyage, envoyé, vous aussi, par un grand vieillard qui sourirait peut-être d'être comparé au grand Empereur à la barbe fleurie mais qui, comme lui, sut défendre son pays contre les Barbares. Pendant ces douze siècles,

les relations n'ont pas cessé entre la France et la Syrie. Si leur fortune militaire eut un résultat glorieux mais éphémère, combien plus durable, plus bienfaisante, a été et est encore l'action de ses prêtres, de ses religieux, aussi bons serviteurs de leur pays que de leur divin Maître, qui ont fait connaître et aimer la France par ce qu'elle a de plus désintéressé, de plus généreux : l'assistance aux vieillards, aux malades, l'éducation des enfants, la charité sous toutes ses formes. Vous visiterez, Eminence, toutes ces communautés, vous leur apporterez, comme vous l'avez fait à travers la Terre Sainte, et jusqu'en Egypte, comme vous le ferez demain en Turquie, le réconfort, la récompense de votre présence et de votre parole et vous rapporterez à la France la vision de la beauté et de la grandeur de leur œuvre. Vous visiterez aussi le Liban, ce vieux domaine de la fidélité à la foi, vous parcourrez ces routes hardies de la montagne, vous admirerez l'aspect magnifique que forment les neiges éclatantes d'un côté et de l'autre les flots bleus baignant Beyrouth, et vous sentirez battre votre cœur quand, de toutes les bouches des hommes, des femmes, des enfants s'échappera le cri ardent de : « Vive la France... ».

Le voyage du cardinal avait commencé, en effet, par la Palestine. Il fallait éviter que sa réception en Syrie coïncidât avec celle de l'émir Fayçal qui commençait dès lors sa dangereuse carrière d'ambitieux et d'aventurier. Aussi la mission débarqua-t-elle à Caïffa le 21 décembre (1919). Dans une conférence qu'il a prononcée le 28 mai 1920 à la Société Normande de Géographie à Rouen, Monseigneur

Dubois a raconté en quelques traits ses impressions d'arrivée : « Au matin du 21 décembre, dans la pure lumière du beau ciel d'Orient nous apparaissait pour la première fois la côte de Syrie. En face, la ville étagée sur ses maisons blanches aux toits plats, sur les flancs d'une colline ombragée de palmiers ; à droite, le Carmel et son couvent fameux ; à gauche, la vieille citadelle de Saint-Jean d'Acre, et comme un fond à ce triptyque où se mêlent sans se confondre les souvenirs de l'Ancien Testament, des Croisades, de Bonaparte et de la Grande Guerre, un horizon dénudé où les Turcs ont laissé, par une dévastation systématique et une incurie séculaire, l'empreinte de leur domination... »

Il faudrait relever dans cette conférence si nourrie de faits et d'observations les regrets du cardinal sur l'abandon par la France de la Palestine — de la Palestine dont l'Angleterre essaie en vain de faire la terre du sionisme. « Le 1^{er} janvier, déclare le cardinal Dubois, le grand rabbin de Jérusalem me déclarait tout nettement et tout net qu'il était antisioniste ». En regard le cardinal rappelle toutes les œuvres créées par la France en Palestine et les acclamations qui accueillirent sa mission — toute la population attendant, espérant le retour à la France.

De la Palestine le *Jurien de la Gravière* transporta la mission en Egypte, puis en Syrie. La place me manque pour citer d'autres passages de la conférence du Cardinal. A côté des considérations d'ordre politique, on y trouve de beaux portraits, celui de Gouraud, celui encore du Patriarche du Liban, vieillard presque octogénaire qui était venu à Paris à la Conférence de la Paix, réclamer pour le Liban un gouvernement autonome. « Tel nous l'avions vu à Paris, tel nous le retrouvions en son palais seigneurial, dans le décor oriental qui convient à un si haut personnage. Sa maison est largement ouverte pour l'hospitalité : chaque jour, à la grande table prennent place des convives inattendus. Et au divan les visites se succèdent lentement, comme il est de coutume en Orient. Lui, majestueux, la tête ceinte de la toque noire, d'où s'échappent à flots de longs cheveux

blancs, le regard paisible, la parole lente et grave, assis dans un large fauteuil qui ressemble à un trône, ou marchant appuyé sur le bâton pastoral à pomme d'or qu'on voit habituellement aux mains des évêques orientaux, ayant conscience de porter la responsabilité de tout un peuple, gouverne en maître et en pasteur, entouré du respect et de la vénération de tous. — Que les Français agissent en Français, nous disait-il avec un point de regret. La France ne doit jamais reculer. Où elle est par le droit, elle reste... Elle restera en Syrie et les œuvres qu'elle y a semées, saccagées pendant la guerre, y prendront, y prennent déjà, une vitalité nouvelle.

Au retour de cette mission, qui dura quatre mois et qui fut en résultats féconde, le cardinal Dubois reçut la croix de la Légion d'honneur des mains même de M. Paul Deschanel, président de la République : il avait donné la mesure de son art souriant de séduire et conduire les hommes. Et sans nul doute sa mission d'Orient ne fut-elle pas étrangère à son élévation au siège archiepiscopal de Paris.

Cette élévation ne date que de quelques mois. Et déjà l'on peut mesurer aussi à quel point elle a été heureuse et bienfaisante. La succession difficile du cardinal Amette a été pieusement et diligemment recueillie. Dès la cérémonie de son intronisation à Notre-Dame, le cardinal, montant en chaire, d'une voix claire, nette, incisive, qui se faisait merveilleusement entendre sous les voûtes immenses et décourageantes pour tant d'orateurs, de la vieille cathédrale, évoquait son prédécesseur avec majesté et conquerrait aussitôt les cœurs et les esprits.

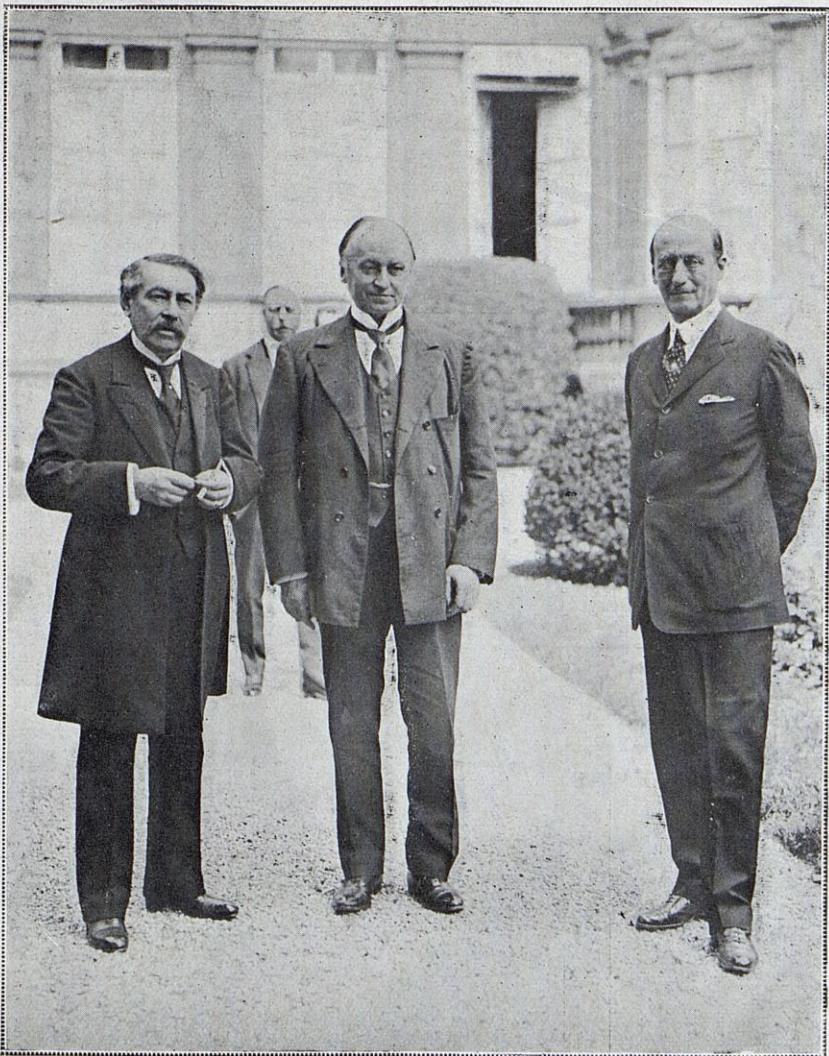
Dès lors il n'a pas cessé d'achever sa conquête. On le vit à la soirée de l'Elysée, renouant une tradition rompue depuis la loi de séparation, et ce ne fut pas un spectacle banal que celui de ces trois évêques — il était escorté de Monseigneur Roland Gosselin et de Monseigneur Baudrillart — traversant les salons où se pressaient les uniformes chamarrés des généraux, des diplomates, des membres de l'Institut, tandis que s'inclinaient devant eux ces uniformes et

les épaules nues des dames qui se précipitaient pour solliciter l'honneur de baiser l'anneau du cardinal. On le vit encore aux cérémonies du Centenaire de Napoléon occupant dans le chœur de Notre-Dame sa stalle et aux Invalides saluant avec une grâce pleine de grandeur le tombeau, les drapeaux, puis les Ministres, les Maréchaux, les Ambassadeurs. En toutes occasions, il accomplit son rôle de représentation avec une dignité, une aisance, un charme exceptionnels. Petit de taille, le visage affable, les yeux vifs, le regard aimable, il a tout à fait l'air d'un prince de l'Eglise dont le pouvoir s'impose non par la force, mais par la persuasion.

Et que sont ces représentations officielles où il montre sa majesté, auprès de celles où il manifeste sa présence d'une façon plus intime et plus efficace. Je l'ai vu à la séance de clôture de la Semaine des Ecrivains Catholiques, dans la salle des Fêtes du collège Stanislas, saluer la jeunesse intellectuelle avec un bel élan de la parole et lui apporter l'appui de son autorité et le réconfort de son affection paternelle. Je l'ai vu, dans une de ses paroisses, donnant la Confirmation et se penchant sur les enfants avec une tendre bonté religieuse qui leur allait prendre l'âme.

Sa lettre au cardinal archevêque de Cologne qui lui avait fait part de son élévation au cardinalat est venue contribuer encore à cette popularité croissante. Avec quel heureux choix de termes, il rappelait à son collègue allemand que la doctrine de l'Eglise doit régir les nations comme les individus et qu'une paix durable ne pouvant reposer que sur la justice, il est de toute équité que l'Allemagne répare les maux qu'elle a causés. Cette lettre a été commentée dans l'univers entier. Elle a frappé ceux même qui sont hors le catholicisme et fortifié ou provoqué chez eux le respect d'une doctrine religieuse aussi ferme. Ainsi le cardinal Dubois n'a-t-il cessé, depuis qu'il occupe le siège archiepiscopal de Paris, de grandir dans l'estime publique et dans la renommée dont il n'a souci que pour le bien de tous

Henry BORDEAUX.



Dans les jardins du Ministère des Affaires étrangères. — De gauche à droite : M. Briand, Lord Curzon, Lord Hardinge.

A PROPOS DU PROBLÈME TURCO-GREC

Depuis des semaines, nous échangeons avec Londres des notes aigres douces... diplomatiquement. Cet échange pouvait durer longtemps encore et laissait couvrir le feu non éteint en Silésie et en Orient après l'immense incendie de l'Europe.

Brusquement, vendredi dernier, tout s'est modifié et, sans tambours, ni trompettes, celui qui dirige les Affaires Etrangères dans le cabinet de M. Lloyd George est arrivé à Paris. Le geste de notre président du Conseil allant attendre à la gare Lord Curzon faisait tout de suite bien augurer des conversations qui allaient commencer.

Cette conférence anglo-française fut brève. Elle dura deux jours et permit de reconstruire l'unité des Alliés devant les menaces des nuages d'Orient. L'Italie comme toujours nous aida avec une grande loyauté.

Lorsqu'une conférence ou un Conseil suprême se réunit quelque part dans un coin de l'Europe, on sait d'avance qu'il y a une des puissances qui doit nécessairement abandonner quelque chose pour donner satisfaction aux autres. Cette fois, c'est la Grèce constantinienne qui a fait les frais de la séance ! On affirme d'ailleurs que M. Curzon, en arrivant à Paris, avait la certitude que Constantin et son gouvernement ne demandaient qu'à payer la note de ce que les grands Alliés allaient dépenser.

Et cette note est assez salée ! Il s'agit pour les Grecs de perdre Smyrne, des avantages en Thrace et, d'une façon générale, tout ce que M. Venizelos avait obtenu jadis du traité en porcelaine de Sèvres. Moyennant quoi, nous promettons assez vaguement à la Grèce de lui éviter une guerre nouvelle et les risques qu'elle comporte après une offensive récente dont l'échec fut assez démoralisant.

Le gouvernement d'Athènes accepte, dit-on, cette façon de voir des Alliés parce que, à loisir, il a pu contempler le vide de son trésor et que les partisans de cette entreprise du désespoir, que serait une nouvelle guerre contre les Turco-bolchevicks, sont relativement peu nombreux.

Le grand point acquis est la politique commune de la France, de l'Angleterre et de l'Italie en Orient. Cela est un résultat. Pour le reste, il est très difficile de dire si, oui ou non, le sacrifice que nous demandons à la Grèce sera suffisant et si Angora, qui est poussé aux extrémités audacieuses par les gens de Moscou, ne croira pas devoir résister encore pour obtenir la réalisation des beaux rêves de Kemal.

Attendons. Et constatons simplement que, au Quai d'Orsay, dimanche, 19 juin, un des traités de Paix signés l'an dernier fut bel et bien déchiré.

A. DE GOBART.



Le cortège officiel, où l'on aperçoit le Maréchal Pétain, le Général anglais Horn, Mgr Julien, Evêque d'Arras, le Préfet M. Causel, le Général Lacapelle, arrive au plateau de Lorette, où va se dérouler la cérémonie.

A NOTRE-DAME DE LORETTE

La Vierge qui dominait jadis la colline et que la fureur révolutionnaire détruisit avec les vestiges du passé médiéval, la Vierge qui dressait sa pureté vers l'azur et dispensait au chevalier errant, au guerrier partant pour la chevauchée héroïque, le réconfort et le courage, la Vierge grâce à une pieuse pensée du Comité de Lorette va se dresser à nouveau sur cette terre, où tombèrent par milliers ceux qui barrèrent la route à la soldatesque allemande. Ainsi dans le bleu horizon des morts glorieux reposera la chapelle, qui abritera la Lorette gardienne du pays, ainsi, symbole touchant, le pieux monument se dressera vers le Paradis, ses assises appuyées sur le ciel des héros ! Quand s'élèveront les pierres saintes aussi solides et aussi puissantes que les âmes de ceux qui furent à Ablain, à Neuville, à Carency, les vivants qui n'oublieront pas la Vierge et les morts, uniront dans une fervente pensée les preux de la Terre sainte et les Croisés du Droit. Il appartenait au maréchal Pétain, qui scella la première pierre de la victoire, de sceller aussi la première pierre du monument.

Comme jadis le soldat et le prêtre, les conducteurs d'hommes étaient là, véritable trait d'union entre les corps qui n'étaient plus et les âmes radieuses, errant invisibles et sublimes dans ces murs cruellement blessés, et sur ces routes poudreuses poussant vers le ciel le deuil de leurs arbres déchiquetés. Autour du maréchal et de Mgr Julien évêque d'Arras, des milliers de personnes étaient venues se grouper pour suivre le pieux pèlerinage. Dans les quatre murs de la cathédrale, l'abbé Umbricht aumônier de la 20^e division célébra la messe, l'abbé Umbricht amputé du bras gauche, mutilé comme le lieu saint lui-même. De l'église,



Le pèlerinage se rend à l'inauguration de la Chapelle de Lorette ; au fond on aperçoit l'église d'Ablain-St-Nazaire, dont on essaye de sauver les derniers vestiges.



La Grande Place d'Arras, où l'on vient d'étayer les vieilles maisons, au pittoresque style espagnol.

passant tour à tour devant Saint-Eloy, Ablain, la Blanche-Voie, le cortège arrive au sommet du plateau, où se tiennent serrés les mineurs aux cottes aubergine, coiffés du bonnet bleu et du chapeau de cuir noir, des Belges, des Polonais sur l'étendard amarante desquels s'enlève l'aigle blanc entouré de la devise « Que Notre Dame protège la France et la Pologne ! », des étudiants, des

anciens combattants, des mutilés, des réformés, des autorités civiles et militaires et le clergé.

Là, ce fut d'abord un mâle discours où le maréchal Pétain retraça les opérations libératrices, le maréchal Pétain « qui peut écrire avec la plume, à la gloire de ses soldats, la page immortelle, dont il avait déjà taillé la matière avec l'épée ».

Le Préfet succéda au maréchal, puis Mgr Julien exalta la gloire de la colline :

« O Lorette, s'écria-t-il, tu n'es plus seulement le dernier bond des collines de l'Artois, l'humble rendez-vous des pèlerins du pays minier autour de Notre-Dame familière et maternelle, tu t'es élevée très haut dans l'héroïsme et dans l'honneur, douze mois durant, d'octobre 1914 à octobre 1915, tu as attiré vers toi tous les regards comme vers l'un des points culminants de la lutte sanglante où se débattait le sort de la civilisation. Oui, tu fus la digue mouvante, faite de terre et de poitrines humaines, du feu des armes et du feu des âmes, devant laquelle dut se briser d'abord et reculer ensuite le flot envahisseur. Tu as servi de bouclier aux travailleurs de la mine. Tu as obligé l'ennemi à changer son plan de campagne une fois de plus. Tu lui barrais la route de la mer. Il dut reprendre la course sur Paris par la route de Verdun. Verdun, Monsieur le Maréchal, monte sans nul doute dans le sublime plus haut que Lorette, mais Lorette est la sœur aînée de Verdun ! »



Volontaires de Korfanty, en réserve à Deszowice sur l'Oder.

EN HAUTE-SILÉSIE

Le général Hoefler joue son rôle de podestat à casque pointu en Haute-Silésie. Il se préoccupe fort peu des injonctions de la haute commission interalliée d'Oppeln, qui ressemble étrangement à un maître d'école menaçant la forte tête de la classe des coups de martinet du père Croquemitaine. A peine les Allemands ont-ils évacué Annaberg, que le même jour ils occupaient Lesnica. Ce qui provoqua de la part des Alliés un renforcement de troupes dans les zones neutres. Les Anglais ont occupé Pless, non sans avoir essuyé auparavant des pertes sensibles. Il est paradoxal d'être en guerre avec les Polonais contre les Allemands soutenus par la lettre, plus que par l'esprit de la diplomatie anglaise. Il y a eu un plébiscite que la Commission interalliée doit faire respecter; ceci serait possible si la balance ne penchait pas en faveur de chaque partie adverse. En tout cas, le dilemme est là : ou laisser aux Allemands la Haute-Silésie et leur donner ainsi des armes futures, ou aider les Polonais à occuper leurs territoires et être obligés à une querelle très longue contre les Allemands. Il serait difficile de faire accepter par la France de mobiliser à nouveau pour occuper la Ruhr, afin d'assurer à la Pologne la libre disposition des territoires haut-silésiens, qui se sont prononcés pour elle. De là l'impuissance de la commission d'Oppeln, qui menace, mais qui en fait, n'a guère de moyens pour se faire obéir.



Des insurgés polonais en tirailleurs, dans la forêt de Rosemlierg.



La chambre de la Princesse Hohenlohe, après les derniers combats.



Enterrement, à Oppeln, du premier soldat anglais tué par les Allemands.

M. ROBERT DE FLERS A L'ACADÉMIE FRANÇAISE



M. Deschanel et le Maréchal Franchet-d'Espèrey.



Le Maréchal Foch s'entretenant avec M. Frédéric Masson.

Ce fut une séance mémorable, une séance qui joignit à l'attrait propre des solennités académiques l'attrait mondain des grandes premières, une de ces fêtes comme Paris les aime, et qui ne sont possibles que là, où il s'offre en deux heures le spectacle de toutes ses gloires et toute la grâce de son esprit, dans un cadre classique et sous la forme de beaux discours, un de ces jours de soleil charmant qui ne sont qu'un sourire et où Paris s'amuse à se sentir heureux. Chacune de ces journées sous la fameuse coupole a sa physionomie spéciale : celle-ci fut placée sous le signe du bonheur.

Lorsqu'il parut, annoncé dans le vestibule de marbre par le roulement du tambour, et qu'il s'avança à son banc, dans la salle déjà comble, entre ses deux parrains illustres, M. Raymond Poincaré et M. Marcel Prévost, on crut voir que M. de Flers avait besoin de se raidir un peu et qu'un peu d'émotion pâlisait son visage ; les applaudissements éclatèrent sans qu'il eût prononcé un mot, et de se sentir ainsi fêté, gâté par le public, avant d'avoir ouvert la bouche, de se sentir environné et baigné de tant d'amour, ajoutait encore à son trouble. Evidemment, ce n'est pas ainsi qu'il s'était représenté son entrée en scène : peut-être s'attendait-il dans ce milieu austère à un moment de froideur, mais on le remerciait déjà pour vingt ans de plaisir et de joyeux délire qu'il nous avait donnés, et cette reconnaissance et cette prompte amitié le surprenaient d'une brusque angoisse de douceur. Il la dissimula sous un peu d'ironie et commença son remerciement par un court badinage, de la meilleure grâce, sur l'humilité de circonstance qui s'impose aux récipiendaires. Mais, ce tribut payé à l'usage, en deux mots, sur un ton de feint détachement, l'émotion reprenait le dessus et il n'avait plus honte de laisser parler son cœur : et tout de suite il rappelait la mémoire de Sardou, qui lui tient par des liens si tendres, et aussi celle de l'ami, du « plus que frère » dont le nom demeure associé aux travaux de leur commune jeunesse, et qui n'est plus là aujourd'hui pour partager la récompense. Il évoque la figure de Gaston Arman de Caillavet, il la ranime, lui prête la parole, la fait apparaître une minute au milieu de l'assemblée, comme pour lui faire hommage de la gloire présente : mais l'ombre ainsi ressuscitée se déclare contente de son destin et préfère, dit-elle, aux honneurs que décernent les hommes le bonheur de rêver à son gré et de suivre sa fantaisie sous les ombrages du Périgord, « au bord d'une petite rivière qui ne cherche pas à arriver ». Un peu de mélancolie, une émotion discrète, quelques mots d'une sagesse désabusée et d'une tendresse qui se voile de fantaisie, et les ombres aimées, un moment apparues, regagnent, en souriant au succès



Trois Présidents de la République et quatre Maréchaux assistent à la réception de M. Robert de Flers. — En haut : M. et Mme Poincaré, M. Millerand. — En bas : les Maréchaux Pétain et Joffre.

du vivant, la paix de leurs Champs-Élysées.

Cependant la voix de l'orateur s'est raffermie dans ce passage ; l'assurance lui est revenue. Il sait qu'il tient maintenant son public. Après avoir dit ses premiers mots d'un ton froid et incisif, puis débité le passage de souvenirs dans une demi-sonorité, la voix change brusquement et prend toute son ampleur : une voix qui est une surprise

naissait pas : une science qui connaît toutes les roueries du métier, mais qui ne les laisse plus percevoir, tant l'art de bien dire lui semble inné et naturel, tant cette façon de conter paraît être chez lui l'effet de la manière d'être et du tempérament. Il lit debout en tenant son discours des deux mains, mais très loin de ses yeux, comme s'il savait par cœur ou plutôt comme s'il brodait et improvisait

sur un canevas donné ; souvent la main droite quitte les feuillets et esquisse un geste qui achève et complète la pensée, détache le mot ou le présente au public comme une fleur. Son masque large et énergique, aux dessous volontaires, mais enveloppé de joues joyeuses et sensuelles, éclairé par les yeux pétillants de malice, est un écran où toutes les nuances du discours apparaissent ; la bouche large s'élargit dans la face épanouie, le mot qui s'y forme semble modeler l'expression tout entière : on voit naître tour à tour les sentiments et les idées sur la physionomie comme autant d'acteurs qui défilent sur la scène. Le discours est mimé, joué, ou plutôt il se joue de lui-même à mesure qu'il se prononce sur le visage mobile que surmonte un front large et puissant, où un rayon de soleil allume et fait danser une légère flamme de folie ; l'auteur participe à ce discours de toute sa personne, il y va bon jeu, bon argent, il s'amuse tout le premier de ce qui amuse l'assistance. Il agit presque autant qu'il parle, une intense joie de vivre déborde à la fois de toute sa personne et de sa mimique amusante ; il n'a qu'à paraître, solide et sans aspérités, avec son aspect de rondeur joviale et de cordiale bonhomie, le regard vif et malicieux, pour mettre tout le monde à l'aise et pour provoquer la bonne humeur qu'il respire, comme une sorte de génie de la santé et du plaisir. Il a cette maîtrise de lui-même que donne l'habitude du plateau.

M. de Flers et le Maréchal Foch. Au 2^e plan : M^{me} de Flers et le fils du nouvel élu.

Rien qu'à sa façon d'être debout, on reconnaît l'expérience des planches. Il a supprimé le verre d'eau. Il a écarté ce guéridon saugrenu, qui offrait sur son disque étroit, monté sur un pied grêle, une carafe et un verre le plus souvent inutiles, et dont l'équilibre problématique mettait une anxiété dans toutes les réceptions académiques : on s'attendait toujours à voir renverser cette frêle machine. M. de Flers nous a ôté ce sujet d'inquiétude ; par ce petit coup d'Etat, qui change la mise en scène classique de la cérémonie, il a rétabli le courant direct avec le public. Il a montré cet art de dramaturge attentif qui sait à quels impondérables tient le succès d'une comédie. Et tout son discours en effet n'a été qu'une comédie, une suite de scènes en action, un rôle merveilleux de variété et de finesse, et comme l'auteur le plus habile et sachant le mieux son métier pouvait l'écrire pour lui-même.

Sans doute, j'exagère et je crois volontiers que M. Robert de Flers n'a pas mis là tant de calcul. Ce qui frappait au contraire dans son discours, comme dans tout ce qu'il fait, c'est l'air de naturel. Mais il n'en est pas moins le tacticien consommé du théâtre, l'homme qui sait le mieux aujourd'hui ce qu'il faut dire au public et comment il faut le dire, l'homme qui depuis vingt ans, et sous tous ses aspects a réussi le plus continuellement à plaire. Il est devenu très difficile dans ces conditions de séparer ses deux natures ; leur union est pour beaucoup dans le succès incomparable de son discours à l'Académie.

Tout de suite, pour commencer, un lever de rideau qui était en lui-même une véritable comédie. L'auteur de *L'Habit vert* raconte sa première entrée sous la coupole, précisément à l'occasion et à cause de *L'Habit vert* : il y avait là un aveu à faire, un péché de jeunesse ou du moins une espièglerie à se faire pardonner, et M. de Flers s'exécuta avec une grâce irrésistible. Il y eut un premier acte, qui fut le récit de l'attentat, lorsque M. de Flers, accompagné de M. Samuel, vint prendre les dimensions de la salle qu'on devait reproduire sur la scène des Variétés ; cet acte se termina par le plus délicat hommage à Meilhac et à Halévy, à Lavedan, à Capus, à Donnay, et à tous ceux qui ont illustré cette fameuse maison du boulevard, et c'était une manière charmante de rendre ses confrères complices de son crime. Il y eut ensuite un second acte, où M. de Flers révéla le prestige de l'Académie ; tous les figurants de sa pièce voulaient paraître en uniforme d'académiciens. Ensuite, une péripétie, sous la forme d'un épisode où un des Immortels fait à l'auteur un de ces compliments pleins de sous-entendus où excelle la politesse académique ; enfin, un dénouement, par lequel le coupable se montrait revenu enfin à l'Académie et traîné par les Furies au lieu de son forfait.

C'était tout un scénario, tout un petit drame d'un esprit, d'une verve étincelante. De la gaminerie, de la blague, de la bonhomie, de la grâce, une manière de se mettre en scène et d'y mettre avec soi bon gré mal gré toute l'assemblée, qui ne demandait pas mieux que de se laisser faire ; un art d'intéresser le public à l'action, de transformer les témoins en acteurs, de prendre l'auditoire pour juge, et d'en appeler en même temps aux souvenirs d'une pièce où il avait ri et qu'il ne pouvait plus condamner : c'était un chef-d'œuvre de comique.

On rit comme jamais on n'avait ri sous la coupole ; et ce rire, savamment gradué, reprenait d'acte en acte, gagnait de proche en proche. Il partait de la salle pour gagner les gradins : Foch riait, Joffre se dilatait, et Maurice Donnay découvrait le clavier de ses dents joyeuses et sauvages, et M. Deschanel, et M. Millerand, assis tout en haut de l'amphithéâtre aux pieds de Bossuet qui semblait s'égayer aussi ; et le rire déridait les traits tourmentés de Bourget et la figure ravagée et ascétique de M. Bouteux ; le bureau même sortait de son impassibilité, et l'on vit un bon rire secouer le crinière épique et sourcilieuse de M. Frédéric Masson... Et la salle riait de plus belle, entraînée par le rire des Immortels, la salle où elles étaient toutes là, toutes les héroïnes de Robert de Flers, Marthe Régnier, et Marie Lecomte, et Jeanne Granier et Spinelly, toutes les étoiles de son théâtre, excitées et heureuses de renvoyer leurs applaudissements à celui qui les a fait tant applaudir, heureuses de saluer avec toute l'assistance leur auteur, cette source intarissable de gaieté et de joie, dont le rire jaillit comme un bienfait et comme une force de la nature.

Depuis ce moment, ce fut charmant. L'orateur avait fait sa salle et établi son atmosphère. Il avait créé ce milieu, cet éclairage spécial sous lequel il pouvait faire mouvoir ses personnages : et lorsqu'il fit entrer en scène M. de Ségur, on était disposé à le recevoir avec la curiosité bienveillante qui accueille au théâtre les figures successives d'une pièce qui réussit. Il n'était pas facile de faire le portrait de M. de Ségur : la vie de cet historien fut totalement dénuée d'aventures, et sa personne, qui était la grâce même, échappait dans le mystère même de sa courtoisie et de sa grâce. Je l'ai entrevu à peine, et je dois à cet homme que je connais si mal deux des plus grands services que j'aie reçus en ma vie : deux services dont je n'avais même pas le moyen de lui prouver de la gratitude. Cet homme exquis ne se faisait connaître que par le bien qu'il

faisait, avec tant de délicatesse qu'il semblait vous ôter jusqu'au poids de la reconnaissance. Il se déroba aux paroles et aux effusions. Je le vis pour la dernière fois dans une fête de charité qu'il donnait dans sa belle maison de Poissy, au milieu des ombrages et des roses ; on jouait une fine comédie



L'auteur de « L'Habit Vert » lit son remerciement entre ses deux parrains, MM. Raymond Poincaré et Marcel Prévost.

d'André Beaunier, les *Limites du cœur*. C'était quelques semaines avant la guerre. Et ainsi sa dernière image m'apparaît dans un vieux parc français, au milieu de tout un monde de femmes en toilettes d'été, auxquelles le souvenir de ces temps évanouis prête le charme d'une apparition du XVIII^e siècle.



M. Henry Bordeaux accompagné de M. René Doumic, qui vient de recevoir M. Robert de Flers.

C'est aussi au milieu des femmes qu'il a voulu paraître et que M. de Flers l'a montré : toutes les femmes d'autrefois dont ce délicat mélancolique a été rétrospectivement amoureux et jaloux, M^{me} Geoffrin, M^{me} du Deffand, la princesse de Condé, Julie de Lespinasse, et ce fut toute une suite de scènes, un défilé de fantômes charmants auxquels l'orateur, pour un moment, prêta la grâce enjouée, sentimentale un peu de *Primrose* et de la *Belle aventure*. C'était merveilleux de le voir prendre dans ces livres d'histoire juste les éléments qu'il fallait pour divertir, juste le détail

piquant, l'anecdote qui faisait tableau, faire mouvoir ces marionnettes, et les reconstruire ensuite l'une après l'autre dans leur boîte. C'était un charme que cette fantaisie si maîtresse d'elle-même, cet art de filer une scène, d'amener un couplet, de surveiller l'auditoire et de décrocher un compliment à l'instant où on s'y attend le moins, cette manière en apparence nonchalante et capricieuse de mêler tous les styles, de citer tour à tour un beau vers de M^{me} de Noailles, un quatrain de Rostand, ou *J'ai du bon tabac* ; de lancer une épigramme ou de célébrer l'union sacrée ; de faire une place dans le discours à M. de Ségur, aux dames du temps passé, aux maréchaux de France, à M. Poincaré, d'être tour à tour et presque à la fois gouailleur, spirituel, bon enfant, éloquent : de profiter de la moindre occasion pour jeter un mot qui faisait frémir l'assemblée et la mettait debout, et de la ramener aussitôt par une plaisanterie au ton de la conversation et de la causerie. L'admirable dramaturge jouait de son public comme de sa voix elle-même : il en faisait ce qu'il voulait. On était arrivé à ce degré où la fusion est si complète entre l'auteur et l'auditoire, qu'à eux tous ils n'ont plus qu'une âme, et que chacun avait l'illusion (bien flatteuse) d'avoir lui-même tout l'esprit, toute la grâce et tout le charme du séducteur.

Ce fut un triomphe, et un triomphe bien périlleux pour l'orateur chargé de répondre à M. de Flers. Il est convenu en effet que le rôle du directeur qui parle au nom de l'Académie est de faire expier au récipiendaire l'honneur qu'il a d'être reçu et de lui faire passer le quart d'heure le plus désagréable de son existence. M. René Doumic avait décliné ce rôle ingrat. Le terrible directeur de la *Revue des Deux Mondes* est une figure qu'environne une légende redoutable. On ne sait pas assez que cet homme passionné qui, lui aussi, à sa manière, mène son monde comme il l'entend, est un vieux Parisien, très fier de ce privilège, un Parisien de la rue Saint-Marc, où il a débuté dans la vie à deux pas du boulevard et de la maison même de Meilhac et Halévy. Il adore le *Petit Duc*, la *Famille Cardinal* et même la sacrilège et bouffonne *Belle Hélène*. Il reconnaît dans cet esprit une forme de la tradition ; et une autre tradition dans cette irrévérence qu'on professe pour l'Académie, irrévérence qui d'ailleurs n'a jamais diminué le nombre des candidats. Il a répondu au badinage de l'auteur de *L'Habit vert* par une *Suite de L'Habit vert* : les deux comédies s'enchaînaient le plus gracieusement du monde. On ne quittait pas le terrain de l'esprit parisien et de la grâce française.

Ce qu'il y a de traditionnel dans le théâtre de Robert de Flers, puisque c'était un critique qui répondait cette fois à un auteur dramatique, voilà ce que M. René Doumic s'est attaché à montrer. Il a fait voir ce qu'il y a, sous le caprice débridé et l'apparente folie, de vieille race française et ce qu'une telle fantaisie suppose d'éducation et de culture. Son discours, extrêmement bien fait et qui ne retenait que la fleur et l'essence des choses, a obtenu le plus vif succès. Il nous a promenés dans le théâtre de M. de Flers ; il y a associé le nom de ses interprètes, que l'on se montrait dans la salle, et que l'on avait une fois de plus le plaisir d'applaudir. Il a défini cet esprit particulier de M. de Flers, qui n'est point la roserie, ni la satire amère, et qui, tantôt sous l'air du paradoxe, tantôt sous l'air de la naïveté, enferme tant d'observation et tant de fine vérité. Il a extrait de ce théâtre un choix de maximes dignes du meilleur moraliste. Il en a montré la qualité essentielle, qui est le goût. Et il a terminé en rappelant à M. le lieutenant de Flers, les quatre citations à l'ordre de l'armée dont les palmes se mêlent, auprès de la rosette d'officier, aux lauriers de *L'Habit vert*. Toute la salle a éclaté en applaudissements.

M. Doumic, en terminant, a soudain élargi le sens de la séance et rappelé la mission du théâtre. On était jusqu'alors entre soi : tout à coup, on a vu que « nous ne sommes pas seuls dans le monde », et que c'est un péril en même temps qu'un honneur d'être joués dans tout l'univers. On nous juge sur nos comédies. Il faut que le théâtre donne l'image de la France de la victoire. Cette péroration a produit grand effet.

Mais quoi ! M. de Flers pourra toujours répondre que le théâtre n'est pas chargé de prêcher la morale ; que tout art est une convention, que c'est tant pis pour les barbares s'ils la prennent trop au sérieux ; qu'il ne faut pas forcer son talent et que c'est justement la manière française de traiter la vie par le sourire, sans que cela nous empêche de faire de grandes choses. Pourquoi changer ? Les civils se sont demandés pendant toute la guerre quelle allait être sur les lettres l'influence de la guerre ; les poilus ont répondu, en applaudissant le *Retour*. Les héros ne veulent pas qu'on leur parle trop d'héroïsme. M. de Flers a fait ses preuves sur la scène et ailleurs. Il pense que la guerre et la comédie sont deux genres séparés. On ne peut que lui souhaiter de nous divertir encore et de continuer à faire rire. Qu'il poursuive avec M. de Croisset la carrière de bonheur dont toute sa vie offre le spectacle. Il y a en lui une force d'altruisme qui est par elle-même une joie et un rayonnement. La santé vaut mieux que la morale. Et peut-être que l'art n'est pas fait pour imiter la vie, mais pour nous en consoler.

Louis GILLET,



Les Baisers maternels. — (App^t au baron Maurice de Rothschild.)

Il faut, de temps à autre, une exposition comme celle organisée aux Arts Décoratifs, par M. François Carnot, pour révéler à ceux qui seraient tentés de l'oublier, la part de génie de certains peintres et de simple métier, de talent... des autres.

Honoré Fragonard est un maître, il en a les qualités et même les défauts. Les qualités d'abord. Il est un élève respectueux, assidu, acharné et brillant. Tout de suite, il s'impose. A dix-huit ans, il travaille dans l'atelier de Chardin, puis il devient l'élève de Boucher... Mais, quel que soit son respect, son admiration pour ses maîtres, son originalité, son goût personnel, l'emportent, ils transpercent l'éducation de l'atelier et cette hantise d'égaler son maître dans laquelle vit presque toujours le disciple, surtout lorsqu'il est doué et flatte la vanité de son initiateur. A vingt ans, Fragonard



La Visite à la nourrice. — (App^t à M. Wildenstein.)

remporte le prix de Rome, à trente-trois il est nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts, à l'unanimité.

Fragonard fut un précurseur de l'impressionnisme, il le fut dans la mesure où il pouvait l'être en son temps, mais qu'il ait été rien n'est plus certain. De tous les peintres de son époque, il est celui qui prévint Monet et Manet même ou les eût fait prévoir de plus près. Certains Berthe Morizot du Bois de Boulogne pourraient faire pendant à certains Fragonard, pour la plus grande satisfaction de nos sens. Et, dans le même temps qu'il devança ainsi son époque, Fragonard s'incline avec le plus grand respect devant Rembrandt. Il y a au Pavillon de Marsan, des toiles qui sont à Rembrandt ce que le port de Trouville est à celui de Rotterdam, mais c'est toujours la mer.

Un des attrait de Fragonard et qui devait lui donner dans sa jeunesse aux yeux de ses contemporains, ce charme qui manque à tant de jeunes gens d'aujourd'hui, c'est la science sous le goût d'innover et la sûreté du métier dans l'inspiration. Ils nous étonnent et ils voudraient nous surprendre bien davantage, mais ne savent plus jamais émouvoir, parce que leurs procédés sont immédiats, qu'ils ressemblent à des végétations sans racines, ni fleur, ni parfum. Il faut avoir été un élève pour devenir un maître à son tour. Amuser le passant en le faisant rire ou hurler est à la portée des forains, des bateleurs, des camelots. — l'art n'y entre pour rien.

Le génie de Fragonard, c'est de n'être que peintre, mais de l'être radicalement. Son pinceau lui suffit pour exprimer tous les enchantements qui agissent sur sa sensibilité. Il sait l'art d'évoquer des minutes heureuses, selon l'expression de Baudelaire et tout l'art du peintre réside et ne saurait guère résider que dans cet art d'évoquer, par des formes et des couleurs empruntées le plus directement à la réalité, les souvenirs qu'elle nous a laissés et les réalisations qu'elle nous permet d'espérer.

Le peintre, le musicien, le sculpteur, le poète, ont à tenir des rôles bien définis ; ils concourent au même résultat, mais leurs procédés doivent être en opposition absolue. Le tort du cubisme (je n'ai jamais su si j'employais ce mot dans l'acception que lui donnent ses adeptes), c'est de vouloir acclimater la peinture dans des domaines qui lui échappent et de confondre le champ uniquement visuel avec celui qui est ouvert à l'esprit.

Notre regard ne saurait voir que ce qui lui est offert ; il peut, par intention, par application, suggérer à l'esprit des images différentes de celles qu'il embrasse, mais c'est l'esprit seul qui les engendre et les perçoit. Vouloir représenter sur une toile le chevauchement de l'image enregistrée par l'œil et de celles suggérées à l'esprit par nos sens, est une erreur qui ne saurait trouver de remède. Le cubisme des peintres peut servir à développer chez les musiciens et les littérateurs certaines facultés de dédoublement et d'analyse, mais il ne créera jamais en peinture un chef-d'œuvre susceptible de mériter ce nom.

Mais revenons au seul Fragonard. Nous ne l'avons d'ailleurs point quitté d'un instant, car il semble que pour bien juger, mieux apprécier les maîtres de jadis, il faille faire de constantes comparaisons, des rapprochements incessants, non pas seulement avec ceux de leur temps ou des temps qui les avaient précédés — (ce qui était à la portée de leurs contemporains) — mais avec les artistes de notre génération la plus nouvelle.

Fragonard était doué, non seulement des facultés qui créent le grand peintre, mais encore de celles qui animent un grand poète. Il sait nous émouvoir avec ces dessins des villas italiennes autant que Corot qui voyagera plus tard dans ces pays, sa boîte sous le bras. Tivoli, Frascati, les sombres cyprès, les eaux argentées et bouillonnantes de la villa d'Este sont inséparables du souvenir de Fragonard. Les heures qu'il y passe, son carton appuyé aux balustres de pierre, sont les plus douces de sa vie. Les heures se sont succédées, sans qu'il se soit senti effleuré par l'une d'elles ; la brise, à peine rafraîchie d'avoir glissé sur la gorge tendue et luisante des cascades, soulève les boucles de ses cheveux sur son front ; l'abbé de Saint-Non, l'architecte Pâris ou Mme Fragonard sont assis auprès de lui. Il ne rêve que de mettre en parfait accord la main qui dessine et le regard qui s'enivre... Et l'enivrement fut si complet, si doux qu'il dure encore et qu'après nous, nos arrière-petits enfants l'éprouveront aussi.

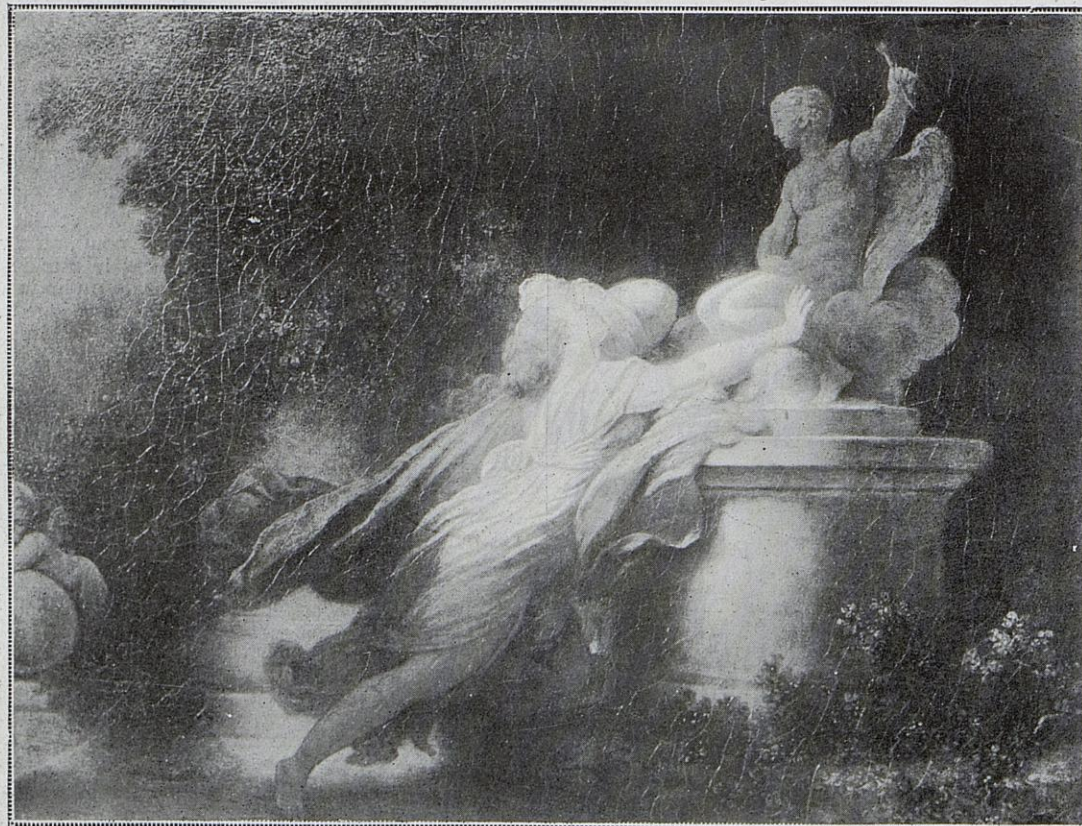
Il serait vain de citer dans une exposition d'œuvres si nombreuses celles qui méritent d'attirer plus particulièrement le visiteur. Ce serait prêter à



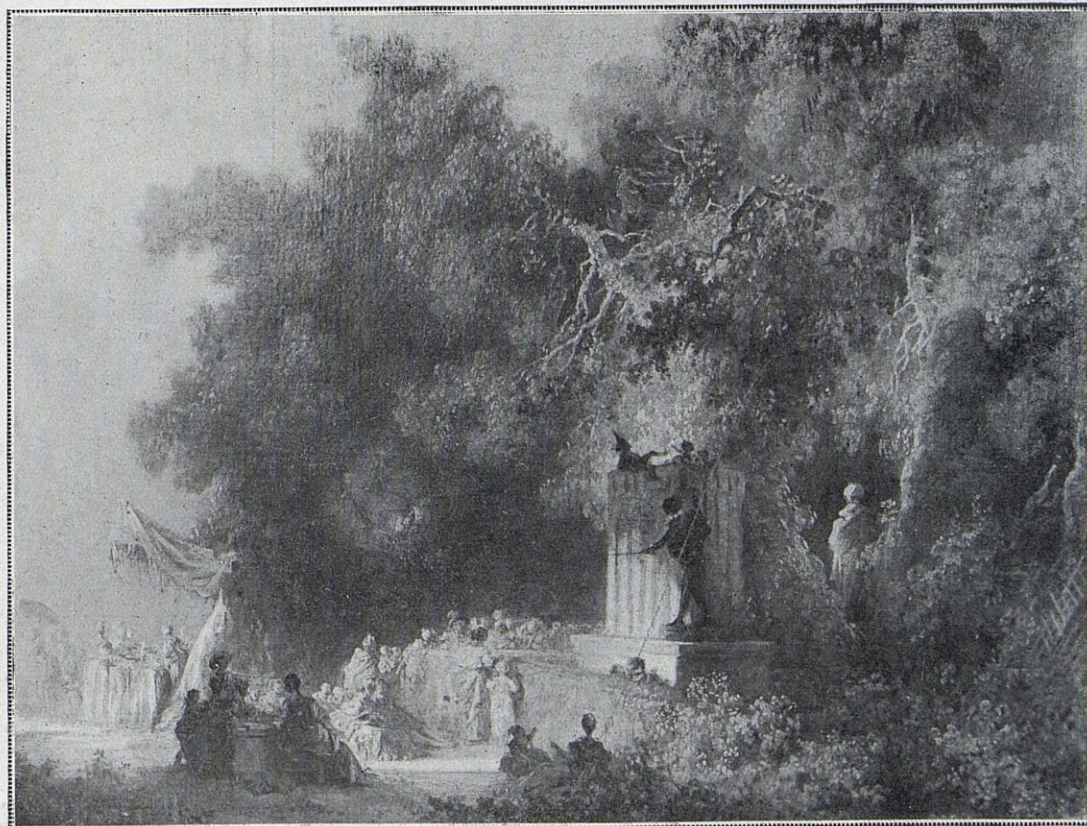
Le Sacrifice de la Rose. — (App^t à M. Jean Bartholoni.)

celui-ci des connaissances bien élémentaires et un goût peu sûr. Ce n'est pas pour décerner à tel ou tel tableau des croix, qu'il faut se rendre au Musée des Arts Décoratifs et contribuer à la fortune du Musée Fragonard à Grasse. Il faut aller y passer une heure incomparable, dans l'intimité d'un grand artiste, qui eut sa part de génie, le goût frémissant des sensations agréables que procure la nature et qui posséda la maîtrise, la faculté d'improviser en se jouant et de conserver à ses improvisations la fraîcheur de leur premier jet. Il eut ses défaillances aussi, — mais, comme il arrive toujours avec les êtres doués supérieurement, — elles ne servent qu'à nous le rendre plus émouvant et plus cher.

Albert FLAMENT.



L'Invocation à l'amour. — (App^t à M. Jean Bartholoni.)



Les Marionnettes. — (App^t au Comte André Pastré.)

AU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS : L'EXPOSITION FRAGONARD



A Beauvais, sur la Place Jeanne-Hachette, une foule nombreuse attend l'arrivée des autorités.



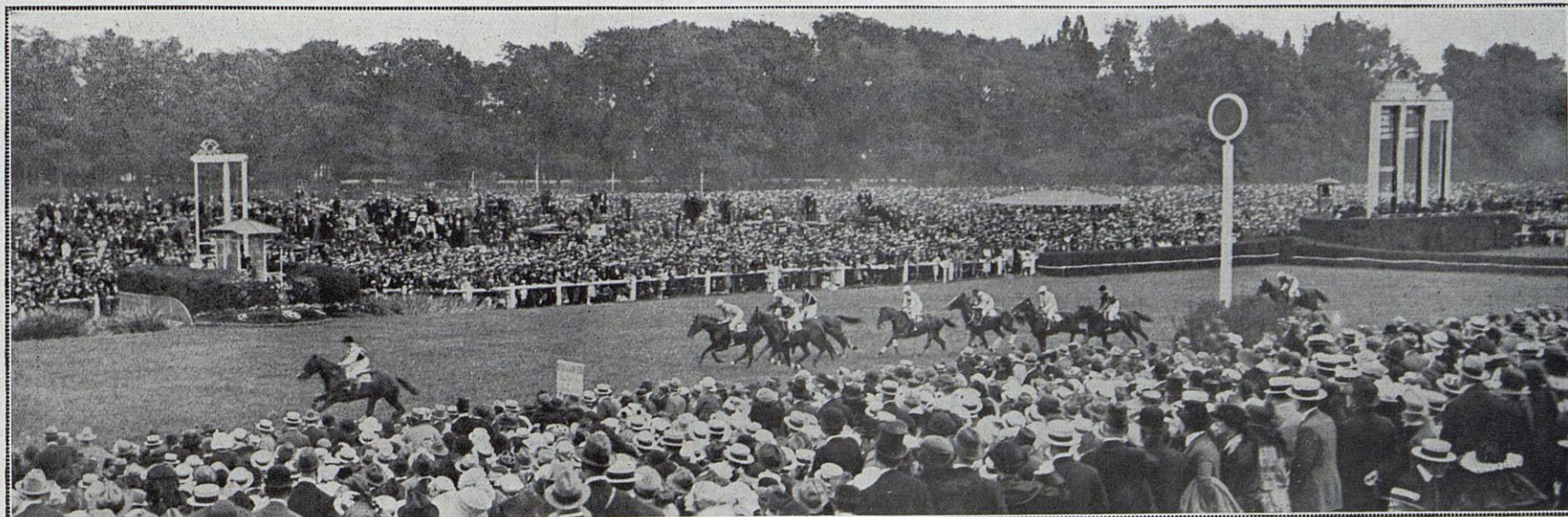
MM. Lefebvre du Prey et Paisant quittent l'Hôtel de Ville, pour se rendre à la cérémonie.

BEAUVAIS REÇOIT LA CROIX DE GUERRE

Un peu ironiquement, semble-t-il, on profita du Comice agricole de Beauvais pour remettre à la cité de Jeanne Hachette la Croix de guerre. Dans ce but, MM. Lefebvre du Prey, ministre de l'agriculture, et Paisant, sous-secrétaire d'Etat au ravitaillement, allèrent dans la province dont Beaumanoir célébra les Coutumes. La Croix de guerre et une manifestation agricole, voilà qui ne va pas de compagnie. Il est vrai que l'agriculture et le ravitaillement furent à la peine et à l'honneur durant les hostilités. Mais il est aussi paradoxal de s'apercevoir qu'il y a un peu de vert d'un autre ruban dans la croix des braves, que d'accorder celle-ci à certaines personnalités artistiques appartenant à une compagnie qui connut peu le vrai théâtre de la guerre. Avec conviction quand même, les deux ministres sacrifièrent à l'héroïsme le matin et à l'élevage l'après-midi. Selon la coutume, ils décorèrent le coussin armorié, que des fillettes montrèrent à la foule, puis le successeur de Sully célébra les mérites de Beauvais, où pour la première fois fut décidée l'unité de commandement. Le maire reçut la Légion d'honneur. Pour s'instruire, le cortège alla visiter la cathédrale, admira les tapisseries, défila devant les instruments aratoires, puis s'intéressa au concours des chiens de berger. La guerre est déjà bien loin des pensées municipales... ; il y a deux ans on eût hésité à confondre la Croix de guerre avec des primes et des récompenses.



Trois jeunes filles présentent le coussin armorié de la ville, sur lequel est épinglée la Croix de Guerre.



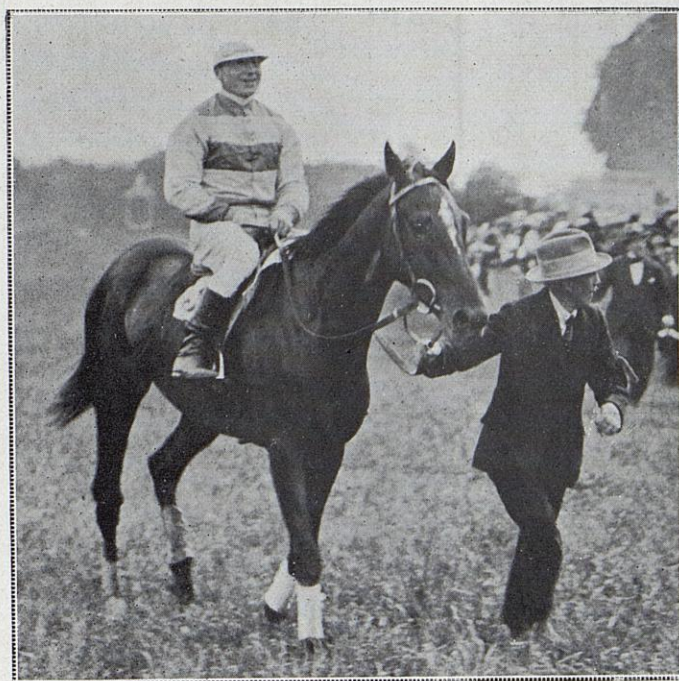
Le passage devant les tribunes, après le départ. En tête, Vesington Chief, qui devait tomber au premier saut de la rivière que l'on aperçoit à droite.

LE GRAND STEEPLE CHASE D'AUTEUIL

Il fut cette année vraiment sensationnel par les incidents nombreux qui aboutirent à la victoire la plus inattendue qui se pouvait imaginer. Une foule considérable, un pesage des plus élégants, il n'y manquait que le rayon de soleil dont la douce et bienfaisante



Une élégante.



Roi Belge, monté par G. Mitchell, après sa victoire.

par Roi Belge, qu'il ne pouvait rejoindre et était battu de quatre longueurs. Héros XII et Rayon, qui avaient pu être ramenés terminaient quelques instants après, dans cet ordre, après une belle lutte, au cours de laquelle Rayon reprenait sur le plat une longueur à son rival, qui l'emportait d'une demi-longueur seulement.

Un homme heureux, après M. Léon Volterra, propriétaire de Roi Belge, fut G. Mitchell. Un large sourire épanouissait, tandis qu'il ramenait son cheval au paddock, le visage de cet excellent jockey, encore tout surpris de son étourdissant succès.



Une toilette remarquable.

chaleur aurait heureusement caressé les épaules féminines.

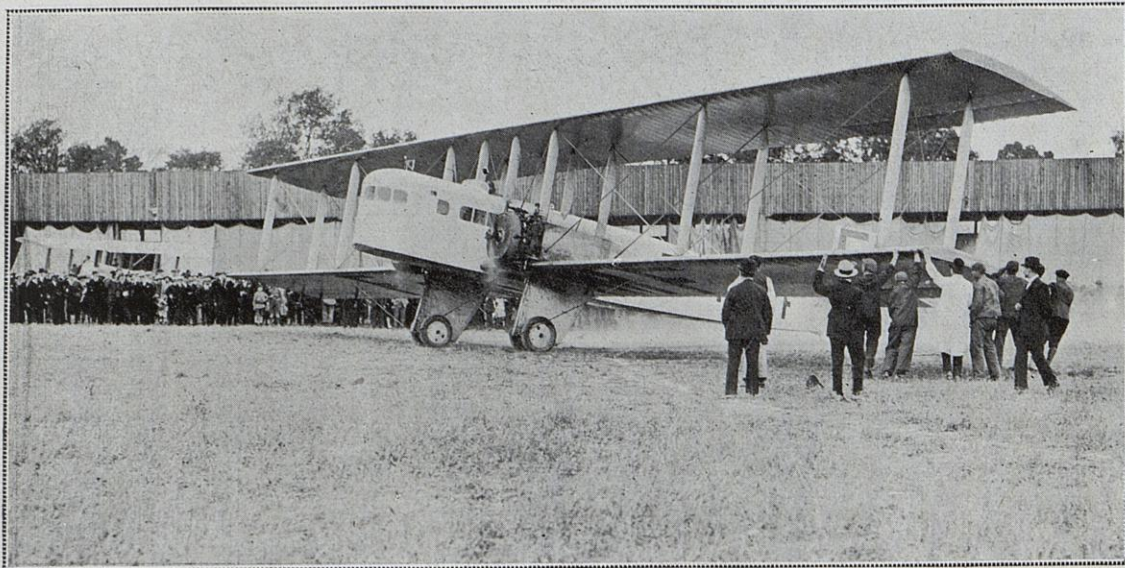
Le défilé conduit par le starter fut délicieux. Le vieil Ultimatum, tout pimpant, oubliant peut-être que 1913 était déjà inscrit sur le carnet des vieux souvenirs, portait haut et fièrement la tête... aussi fièrement et aussi haut que lors des plus beaux jours de sa glorieuse jeunesse. Derrière lui, Roi Belge, Rayon, L'Yser, Vesington Chief, Absidea, Héros XII, le favori, applaudi au passage, Fonraud, Raviole, dont la présence dans une telle épreuve paraissait déplacée, Master Bob, enfin, le seul qui n'était pas en forme — ne le montrait-il pas trop en fin de course!

Au départ, Vesington Chief bondissait, prenant la tête du peloton, qu'il conservait jusqu'à sa chute malencontreuse, dans le premier passage de la rivière : Ultimatum eut la même malchance. Absidea remplaçait alors le leader, suivie de Rayon, L'Yser, Héros XII, Roi Belge et Master Bob, ces deux derniers en arrière. Raviole était tombé au début de la course et Fonraud était aussi arrêté à mi-parcours.

Après le huit, Héros XII passait en tête, suivi de Absidea, Rayon, L'Yser, Roi Belge et Master Bob toujours détachés. Mais au lieu de sauter le bull finch, Parfremment menait le favori sur la haie qui touche le nouvel obstacle. Héros XII entraînait Absidea et Rayon. L'Yser tombait sur le plat. Dès lors, Master Bob et Roi Belge, suffisamment en arrière pour n'avoir pas suivi l'erreur de parcours, restaient seuls en course. Leur arrivée n'était guère brillante. Master Bob se faisait dépasser



Un coin du pesage, où se pressait une foule brillante.



Le Goliath-Farman, vainqueur du Grand Prix de l'Aéro-Club de France.

LE PRIX DE L'AÉRO-CLUB

Cette épreuve particulièrement dure mettait aux prises nos meilleurs pilotes et nos marques les plus connues. 100.000 francs de prix étaient offerts au vainqueur. La somme était coquette, mais la performance à établir sortait de l'ordinaire. Les appareils engagés devaient effectuer le parcours suivant : Paris-Lille-Paris-Pau-Paris-Metz-Paris.

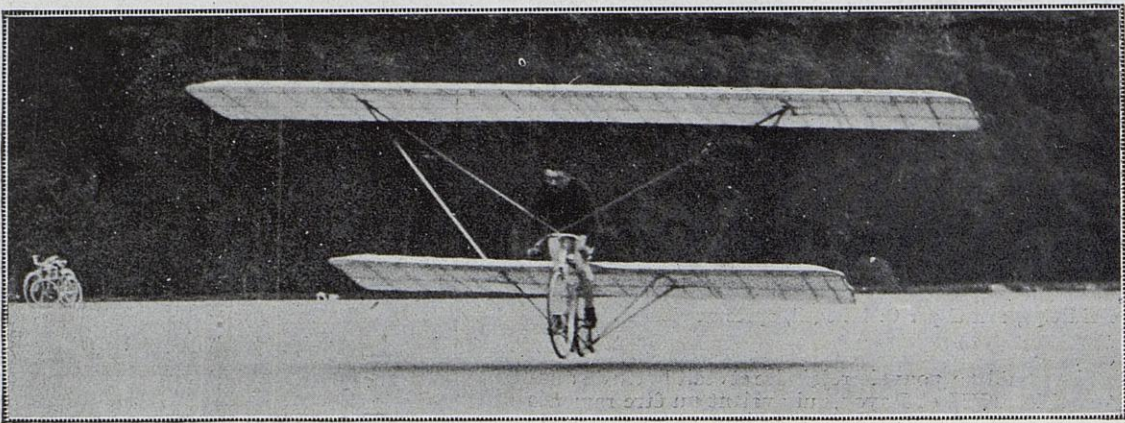
Grâce aux progrès réalisés dans l'aviation, on pouvait espérer voir un avion accomplir le tour de force demandé, mais comme les forces humaines ont des limites, la question pilotage entraînait en ligne de compte. C'est ce qu'on a très bien compris chez Farman.

Trois pilotes de la célèbre marque, devant se relayer, avaient pris place à bord du *Goliath*. La triplette était composée de Bossoutrot, héros du fameux raid Paris-Dakar (Koufra), recordman du monde de la durée sur *Goliath-Farman*, aviateur

complet, habile, audacieux, Ferdinand d'Or, vieux routier de l'air, Drouhin, qui marche brillamment sur les traces de ses aînés. N'oublions pas de citer le mécanicien hors pair Robin. Avec de tels hommes, le *Goliath-Farman* devait triompher.

Il quitta le Bourget, le samedi à 21 heures. Après virage à Lille et escale au Bourget, il repartait le dimanche matin à 2 h. 56, atterrissant à Pau à 8 h. 3 min. Retour à Paris à 16 h. 18 min., puis départ à 16 h. 56 pour Metz, avec retour à Paris à 22 h. 4 min. Moyenne sur tout le parcours : 90 kilomètres à l'heure.

Pendant 2.445 kilomètres, le *Goliath-Farman*, a volé, sans une défaillance, et a supporté, triomphé, de la pluie, du vent, des surprises de l'air. Et cela vient une fois de plus confirmer l'excellence de cet appareil, qui, l'un des premiers, fit des transports, voyageurs, bagages, dépêches postales de Paris à Londres, à Bruxelles, à Amsterdam, etc., etc., avec un coefficient de sécurité inégalé.



Le champion cycliste Poulain, réussissant sur son aviette un vol de 10 mètres.

Il convient de dire que ce superbe résultat permet de faire une constatation heureuse. Alors que de nombreux constructeurs s'endormaient sur les lauriers acquis, la maison Farman frères n'hésitait pas, pour maintenir la prestigieuse renommée de l'aviation française, à engager son merveilleux *Goliath* dans les trois périodes successives du Grand Prix. Le succès est venu récompenser les efforts de la grande marque, qui mit en ligne non pas un appareil spécialement préparé pour la dure épreuve mais tout simplement un des *Goliath-Farman*, qui chaque jour emmènent de Paris vers les capitales européennes la poste, des touristes ou des voyageurs pressés. Nous avons là la consécra-



Francis Pélissier et Grassin, revêtus des maillots tricolores de champions de France cyclistes professionnel et amateur.

tion de la qualité hors pair des avions Farman frères et de la sécurité qu'ils offrent.

L'Aviette. — Poulain, champion cycliste, doublé d'un brillant aviateur, vient de réaliser une performance superbe. Avec une bicyclette munie de deux plans décalés, il a réussi à effectuer, à plusieurs reprises et à 80 centimètres du sol, des vols de 6 à 10 mètres. Pour arriver à ce résultat, Poulain a dû franchir la ligne de départ à 45 kilomètres à l'heure.

Le Championnat cycliste de France des 100 kilomètres sur route, disputé derrière entraîneurs sur le parcours Versailles-Rambouillet et retour, est revenu à Francis Pélissier, qui devient champion professionnel, cependant que Robert Grassin gagnait le titre de champion amateur.

LA FOIRE DE BORDEAUX

L'inauguration de la Foire de Bordeaux a eu lieu à la date fixée, par MM. Albert Sarraut, ministre des Colonies et M. Lucien Dior, ministre du Commerce qui avaient bien voulu consacrer de leur présence, la grande manifestation économique qui tient ses assises dans la métropole du Sud-Ouest.

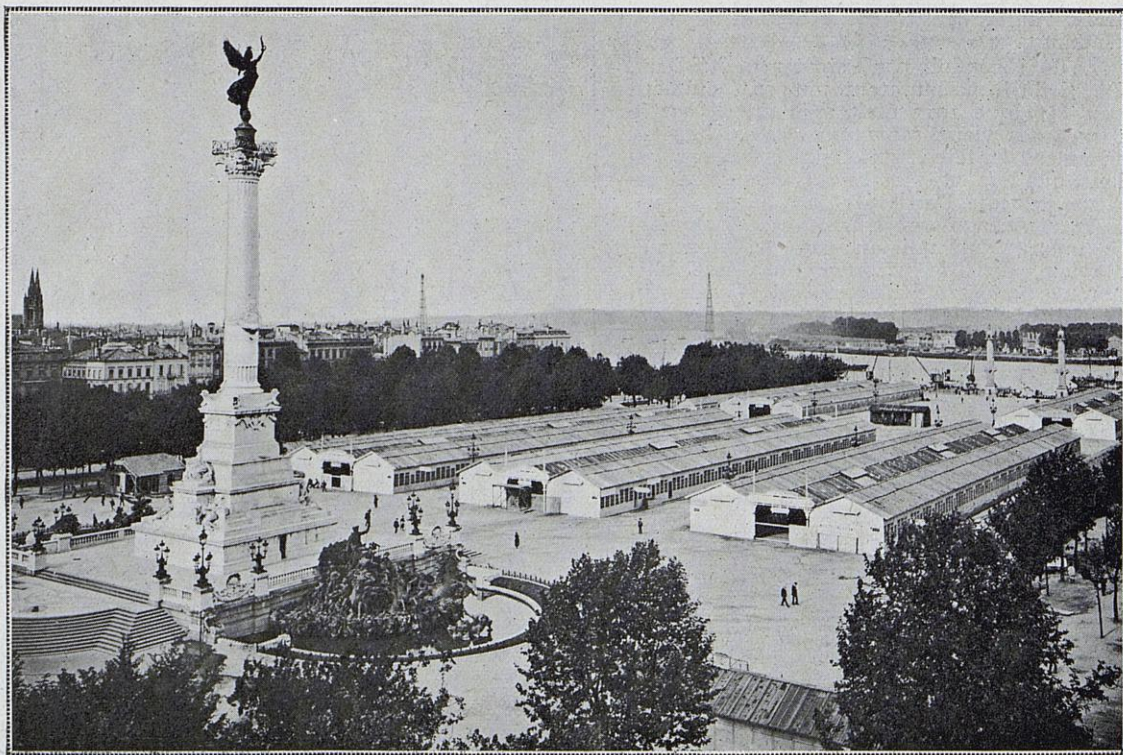
Un temps radieux favorisait cette cérémonie qui s'est déroulée devant une affluence considérable.

Les installations étaient, chose rare, complètement terminées. Les exposants étaient tous présents dans leurs stands.

La 5^e Foire de Bordeaux, faisant mieux encore que ses devancières, offre, par l'harmonieuse disposition de ses bâtiments, le spectacle le plus attrayant. Mais elle a surtout le mérite d'avoir su grouper un nombre d'exposants plus nombreux que par le passé et d'offrir à ses visiteurs une très grande variété des divers produits de l'activité humaine parmi lesquels les envois de notre domaine colonial tiennent une place des plus remarquables.

MM. A. Sarraut et Dior ont témoigné de leur réelle admiration pour l'effort accompli à Bordeaux, effort qui est un nouvel exemple de la vitalité de notre race et le gage d'un prochain et inévitable rétablissement des conditions normales de la vie économique.

Tout permet d'espérer que les nombreux participants qui sont venus à l'appel du Comité de la Foire, verront leur confiance récompensée par une reprise des affaires qui commence déjà à se manifester et dont bénéficiera la collectivité toute entière.



Vue générale des bâtiments sur l'Esplanade des Quinconces.



Un mutilé et sa famille devant la porte de la riante villa, qu'ils habitent sur les côtes de Saint-Cloud.

LE HAMEAU DE LA VICTOIRE

Au flanc des pentes riantes de Saint-Cloud-les-Coteaux dominant de haut le plaisant panorama de la Seine, les vertes pelouses de Longchamp, les nappes de feuillage sombre du Bois de Boulogne, s'est élevée en un an — comme les champignons qui naissent, dit-on, sous les pas des fées — une petite colonie de dix coquettes villas baptisée patriotiquement « Cité de la Victoire », près de la rue du Val-d'Or.

Le Président de la République et Mme Millerand ont inauguré la Cité solennellement, mais avec une touchante simplicité. Reçus par Mme E. Simon la très dévouée Présidente, et l'inlassable M. Léopold Bellan, Président des « Blessés au Travail », ils ont visité chaque villa, et prodigué

les consolations et encouragements à chaque famille de grands mutilés installée dans ces confortables et jolies demeures qu'entoure un jardinet où légumes, fleurs et fruits abonderont. A l'intérieur : gaz, électricité, et bons poêles. Dans une des villas, pour la communauté : baignoire, douches, atelier de travail, notamment pour la vannerie.

L'idée directrice de l'Œuvre est de donner aux grands mutilés mariés — ces héros d'hier, ces martyrs pour le reste de leur vie — un « home » moral, sain et pur, dans lequel ils trouvent la preuve que la France, sauvée par leur vaillance, ne les oublie pas, au lendemain des heures tragiques.

Honneur aux âmes généreuses dont la charité a arraché à des taudis malsains — sortes de vestibules des hôpitaux — les pères, les mères et les enfants qui s'y anéantissaient : il y a

dans cet éparpillement parcellaire des logements, une vertu magique qui rend aux bénéficiaires la vie mille fois plus douce que celle de grands caravansérails. Aussi est-on pris d'une indicible émotion de gratitude quand on songe avec quelle ferveur et quelle bonté Mme Eugène Simon et ses collaboratrices ont mené à bien cette œuvre admirable.

Tout donateur de 15.000 francs est fondateur. A ce prix une villa est construite et le terrain payé. L'œuvre ajoute sur ses fonds les sommes nécessaires à l'amodiation générale. Un terrain voisin pourrait recevoir cinq autres maisons.

Et ce bel exemple implique des adhésions — sûrement très nombreuses — qui ne tarderont pas : elles n'auront qu'à s'adresser à Mme Eugène Simon, Présidente, 3, avenue du Bois de Boulogne.

THÉÂTRES

COMÉDIE FRANÇAISE : *Un ennemi du Peuple*, cinq actes d'H. Ibsen, traduction du comte Prozor. — THÉÂTRE DE PARIS : *Ça va!* revue en deux actes et vingt tableaux de MM. Rip et Gignoux. — POTINIÈRE : *Une petite femme dans le train*, trois actes de M. Léo Marchès.

L'hommage que la Comédie-Française vient de rendre à Ibsen en mettant au répertoire *Un ennemi du Peuple* n'a pas été seulement respectueux, il a été enthousiaste par la façon parfaite dont la pièce a été interprétée et mise en scène. Chaque personnage prend sa pleine valeur et l'action se déroule dans un mouvement vif, ardent; la fameuse scène de la réunion publique est d'une vérité criante. M. de Féraudy fut justement acclamé, ayant été l'âme et le protagoniste de cette belle manifestation.

Il est le docteur Thomas Stockmann lui-même, brave homme persuadé que toute vérité est bonne à dire, prononçant avec noblesse des mots de liberté avec lesquels on a pris l'habitude de jouer des airs si divers, s'imaginant, comme tout être raisonnable, qu'une affaire doit d'abord être honnêtement construite, en matériaux solides et durables, non point sans souci de l'avenir et dans le seul but de gagner tout de suite de l'argent. En l'espèce, il s'agit, on se le rappelle, d'une ville qui utilise certaines eaux et se transforme en station thermale. Les travaux achevés, la publicité faite, Thomas, qui découvrit la vertu des eaux et est devenu le médecin-chef de l'établissement, s'aperçoit que l'on a eu tort de ne pas l'écouter au début, qu'on a capté les eaux à un niveau trop bas, de sorte qu'elles se trouvent contaminées par des résidus d'usines et charrient des microbes par millions, ce qui fait d'elles un véritable danger public, immédiat. Dès qu'il indique la chose, il se heurte à l'avidité et à l'arrogance des actionnaires, qui ne se soucient point d'entreprendre de nouveaux travaux, et surtout à celles du sous-préfet, son propre frère, personnage infatué du principe d'autorité, ennemi de tout progrès, brutal et retors. Pierre Stockmann (M. Fenoux) s'était attribué naguère le mérite de l'invention des eaux; il ne saurait reconnaître aujourd'hui qu'il s'est trompé et, dès le début, l'antagonisme latent entre les deux frères envie tout le débat. Thomas gâche une cause excellente en prétendant l'élargir tout de suite, au lieu de la plaider dans sa simplicité. Il entame le procès de la société existante, qu'il déclare vicieuse et pourrie. Comme cette société est à la fois juge et partie, elle le malmène, le déclare l'ennemi du peuple, le révoque, casse ses carreaux, enlève à sa fille son gagne-pain, chasse ses enfants de l'école. On va jusqu'à l'accuser des pires manœuvres de bourse et ce dernier coup lui donne le courage de ne pas s'expatrier comme il voulait

d'abord le faire. Persuadé que l'homme le plus fort est celui qui est seul, il attendra l'heure où le peuple, mieux instruit, le comprendra.

Il a jugé la bassesse de chacun : du jeune Horstad (M. Hervé), journaliste politicien, avide de briller, de diriger, de s'enrichir, habile aux propos de réunion publique et aux manœuvres surnoisées; de l'onctueux Aslaksen (M. Granval), conseiller petit des petits propriétaires, ami des réformes et de l'honnêteté stricte quand il doit en tirer profit, partisan des petits moyens et des petites mesures; de son beau-frère Martin Kill (M. Croué), qui ne voit partout qu'intentions dissimulées et n'épargne même pas à son gendre ce soupçon injurieux; de Billing (M. Drain) le sous-ordre et l'imitateur d'Horstad. Comme braves gens, en cette galerie, on trouve, avec Thomas, le seul capitaine Horster (M. Gerbault) et deux femmes aux rôles effacés, Mme Stockmann (Mme Dux) et sa fille Petra (Mlle Valpreux). Une action passionnée sans le moindre roman d'amour, la proclamation de vérités belles à dire et bonnes à entendre, à la condition toutefois de n'en pas tirer des déductions dont l'auteur a lui-même affirmé la fragilité, voilà cette puissante pièce. Dès l'époque où elle fut écrite, Thomas ne voulait point de réforme réalisée par un pouvoir absolu, qu'il fût de droite ou de gauche; ennemi de nouvelle révolution, il serait probablement aujourd'hui l'ami de l'évolution. Le premier, il a affirmé que la majorité ne détient que la vérité d'hier et non point celle de demain. Cette grande vérité ne paraît-elle pas acquise au moment où l'on cherche la représentation des minorités?

En applaudissant à la représentation de la Comédie-Française, il convient de ne pas oublier les ouvriers de la première heure, ceux qui, dès 1893, nous faisaient connaître Ibsen, MM. Lugné Poë et Antoine.

La nouvelle revue de MM. Rip et Gignoux, jouée au Théâtre de Paris, est une grande revue dont les scènes ont pour qualité principale d'être satiriques et spirituelles, ce qui ne les empêche pas d'être présentées dans de beaux costumes dessinés et exécutés somptueusement et avec goût. Une petite théâtraine se plaint qu'un collier de perles lui a été volé; un détective privé se livre avec elle à la recherche de ce collier qui n'a jamais existé. Cela suffit aux auteurs pour nous conduire d'un lieu à un autre, compère et commère échangeant quelques mots pour disparaître au plus vite, ne demeurant jamais piqués à l'avant-scène, comme le faisaient leurs grands ancêtres.

Les scènes se succèdent variées, courtes, toujours amusantes, souvent cinglantes. On ne peut ici que citer les principales. Tout d'abord, celle où Marianne, apaisée par cinquante ans de règne, renoue avec le Saint Siège, scène magistrale, dans laquelle M. Raimu en Marianne, sur un pot pourri tout-à-fait approprié et adroit, se

confesse à M. Georgé, le nouveau nonce du pape. M. Raimu triomphe aussi en M. Biche qui, lassé de toujours être sans toit, paie tout ce qu'on veut pour la location d'un appartement. M. Georgé partage le succès en nonce, en caricature de Mlle Sorrel, dans laquelle les auteurs voient la beauté elle-même réincarnée pour nous, ainsi qu'elle ne cessa de l'être à toutes les époques, si bien que les chefs-d'œuvre du Louvre ne sont que ses portraits successifs, sous les noms de Venus de Milo, de Mme Récamier, etc., etc. M. Pauley qui vient aussi du café concert en passant par les Capucines, est Phi-Phi, dont les apparitions successives sont conçues suivant la vieille et bonne formule; il joue avec M. Georgé la scène qui se déroule à la Santé, entre deux détenus fameux, Himmel et Galmot, tout étonnés, le premier que le cinéma existe, le second que l'on puisse trouver du rhum.

Du côté féminin, Mlle Dorny conduit avec originalité et verve ses trois grandes scènes de Maurice, qui revêt un bourgeron de satin pour parler bolchevisme avec les ouvriers; de Mistinguette-Sans-Gêne, chantant Napoléon, sur l'air de « c'est mon homme », une lampe à l'abat-jour napoléonien, remplaçant le bec de gaz du Casino de Paris; de Marie-Jeanne, servante de ferme aux cheveux rebelles, aux toilettes extravagantes, qui croit un moment être la plus belle femme de France. Mlle Campton, pleine d'entrain, animée d'une bonne humeur communicative, est à la tête d'une mission anglaise venue à Paris pour fêter le centenaire de Napoléon I^{er}, elle est aussi le danseur auquel on ne résiste point, dont la moindre danse se paie des prix fous. Mlle Plantade débute victorieusement dans plusieurs rôles. Le succès le plus franc accueillit ces deux actes importants et cependant rapides, bien présentés, interprétés par une troupe nombreuse et brillante, soutenus, animés par une partition d'airs nouveaux et anciens, ceux-ci arrangés et ceux-là composés par M. Chantrier, avec une parfaite sûreté de main.

Une petite femme dans le train ou, plus exactement que son mari croit dans le train. Un journal annonce que ce train a déraillé. Affolement du mari et aussi de la jeune femme et de son amant, car il ne s'agissait pour Irène, que de pouvoir tromper son mari. Bien entendu, c'est le mari qui, à la fin de la pièce, sera convaincu d'être le seul coupable, c'est lui qui sera pardonné.

Mlle G. Risse est charmante dans le rôle d'Irène, surtout dans le récit qu'elle fait de l'accident, au moment même où son mari, qui est M. Galipaux, vient d'apprendre, par les journaux du matin, qu'il s'agissait d'une invention trop facilement accueillie pour un journal du soir. A ces deux excellents artistes se joignent M. Ch. Lorrain et Mlle J. Raymond qui les ont aidés à embrouiller, puis à débrouiller sur les planches de la Potinière, les fils de cette intrigue un peu menue.

Marcel FOURNIER.



« La Petra-Camara », par Chasseriau.
(Coll. du Baron Chasseriau.)



« George Sand », par Delacroix.
(Coll. de Mme Marie-Louise Pailleron.)



« La Malibran dans le rôle de Desdemone », par Chasseriau. (Coll. du Baron Chasseriau.)

L'EXPOSITION DU THÉÂTRE ROMANTIQUE

Un lettré délicat, un fervent curieux des choses du passé, un romancier vigoureux, dont le beau talent fut récemment couronné en Angleterre, M. Escholier a réuni au Musée Victor-Hugo des vestiges à la fois émouvants, curieux et pittoresques du romantisme. Ces tableaux, ces manuscrits à l'écriture jaunie, ces menus accessoires de théâtre, ces étoffes ou ces bijoux, autant de reliques qui malgré leur immobilité nonchalante et alanguie, vivent devant nos yeux, parlent à nos âmes, nous en disent plus long sur le romantisme qu'une étude consciencieuse ou brillante. Pourquoi faut-il que le critique ou l'historien des lettres vienne un jour s'emparer d'un siècle d'enthousiasme, d'amour, d'héroïsme et de ferveur, pour le couler dans les catégories d'Aristote ou les noumènes de Kant ? Pourquoi tant de scolastique, celle du syllogisme, pourquoi cet à priori ? Est-il donc nécessaire de traiter les grandes époques comme un devoir à corriger ? Faut-il noter un auteur, qui est avant tout une âme, comme un simple écolier ? Victor Hugo mérite-t-il toujours vingt sur vingt, alors qu'on n'accorde que huit et demi ou douze à Fromentin ? Comment prétendre



« Titania », par Th. Gautier.
(Coll. de Mlle Marthe Clemenceau.)

enfermer dans les formules creuses d'une critique étreinte, l'explosion formidable du romantisme ? Singulière prétention de Vadius, il a beau se hausser s'élever, il n'atteindra jamais le colosse... Le piédestal est trop petit pour la statue !

A s'attacher au dogmatisme des enrayeurs de pensées, on rapetisse les œuvres les plus belles, on refroidit les foyers les plus brûlants ! A vouloir disséquer une époque, on lui enlève toute sa véritable portée, on la dépouille de son idéal, de sa religion. Que nous importe de savoir si le romantisme bouillonne déjà dans le cœur de René, dans l'enthousiasme de Mme de Staël ou dans la détresse de Sénancourt ? Ce que nous voulons connaître, ce que nous voulons vivre, c'est non le romantisme, mais les romantiques eux-mêmes.

Et ici les objets, la matière surpassent les hommes et la pensée ! Ils sont les témoins, ils cachent sous leurs poussières matérielles, toutes les petites poussières psychiques d'un siècle, qui séparées et mises à part, permettent de camper une étude froide et solide, mais qui, seulement réunies et mélangées, sont le siècle lui-même dans toute sa force, dans toute sa splendeur. Que M. Escholier ait notre gratitude ; n'a-t-il pas permis à nos âmes d'errer délicieusement dans une époque où l'enthousiasme fut porté jusqu'aux cimes radieuses d'une religion ?



« La Princesse de Castelnovo. »



« Mme Robin-Herzog ».

LES PORTRAITS DE MARIO DE GOYON

Mario de Goyon excelle dans le genre des portraits mondains, où il est passé maître ; sa touche fine et délicate donne à ses toiles l'expression parfaite de douceur et de grâce féminines. Après les succès qu'il connut en Italie et en Espagne, le voici maintenant exposant à Londres une série d'œuvres exquises. Nous reproduisons ici quelques-uns de ses délicieux portraits, très remarquables en Angleterre.



« La Comtesse de B... »

LE MONDE FINANCIER ILLUSTRÉ

A propos de la Réorganisation administrative du pays

L'un des premiers soucis de l'Assemblée Constituante fut de modifier l'ancienne division administrative du royaume en provinces ou en généralités. Elle désigna un Comité chargé d'étudier une nouvelle organisation et, dans la



M. Colrat, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur.

séance du 3 novembre 1789, Thouret, représentant de Rouen, lisait devant l'Assemblée un rapport qui servit de base à la discussion. Le 15 janvier 1790 était adoptée la loi par laquelle la France était divisée en quatre-vingt-trois départements subdivisés en districts, cantons et municipalités. Par la suite, le nombre des départements fut porté à quatre-vingt-neuf. Le Premier Consul, modifiant les dénominations antérieures des subdivisions, créa les arrondissements, cantons et communes : par la loi du 17 février 1800, il organisa l'administration départementale telle qu'elle existe encore.

En moins de dix ans était sorti de terre tout notre édifice administratif actuel ; ses compartiments sont encore comme jadis distribués et disposés de même ; ils font cercle autour du magnifique appartement central et chacun d'eux y aboutit par une sonnette, sitôt que la sonnette tinte, le coup retentit de division à subdivision et à l'instant depuis les premiers chefs jusqu'aux derniers employés tout le monde est en branle. A cet égard, pour la rapidité, la coordination, l'exactitude et la commodité du travail, l'aménagement est admirable. Cette structure géométrique du pays que Napoléon avait parachevée, et que Taine critiquait en termes ironiques, a survécu à toutes les tempêtes politiques et aux crises qui se sont succédé en France depuis cent vingt ans. La centralisation résultant de l'organisation napoléonienne a cependant été attaquée à maintes reprises depuis 1815 jusqu'à nos jours : jusqu'ici elle a résisté à tous les coups qu'on lui a portés.

Depuis quelques mois, les assauts qu'on mène contre notre édifice administratif sont plus fréquents et les colonnes lancées contre lui partent de divers côtés. Des régionalistes convaincus demandent la suppression pure et simple du département et la création de vastes régions dans lesquelles les pays de France seraient groupés d'après les affinités géographiques et les intérêts économiques. M. Jean Hennessy, propagateur ardent de cette nouvelle conception administrative, a embrigadé sous sa bannière, des hommes issus de tous les groupes du Parlement auxquels se sont adjoints économistes, historiens, littérateurs, géographes ; par la voix de la presse ou par des conférences, ils développent les idées que leur chef a concrétisées

dans deux projets de loi, déposés le premier en mai 1913, le deuxième au mois d'avril 1915.

Moins radical est le projet que le sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, M. Colrat, vient d'être autorisé par le Conseil des Ministres à déposer sur le bureau du Parlement. Il maintient le principe de l'organisation de la France en départements, mais supprime les arrondissements et les sous-préfets. Certes, ce serait là une première économie de temps et d'argent pour les contribuables, cette dernière se chifferrait par huit à dix millions environ. Une troisième phalange veut aussi saper l'organisation départementale. Elle vient de déployer son drapeau qui est tenu par le rapporteur du budget du Conseil général de la Seine, M. François Latour. Dans une note documentaire sur l'état actuel de la réforme des finances départementales, il critique avec vivacité le régime financier du département. Trop souvent, d'après lui, le département est le serf du gouvernement central, car ne disposant point de ressources suffisantes, il est obligé de mendier des subventions parfois mesurées parcimonieusement. La véritable décentralisation consisterait, d'après M. Latour, à délivrer le département du joug qui pèse sur lui en le dotant de ressources propres.

Quelles que soient les modifications que le Parlement apportera à l'organisation administrative — en admettant toutefois que la moindre réforme aboutisse en cette matière — elles auront leur répercussion sur les finances publiques. La réorganisation des budgets départementaux ou régionaux, suivant la conception qui prévaut, amènera forcément la révision des méthodes qui sont employées pour les alimenter.

Pendant plus d'un siècle, le département a surtout constitué une entité géographique, il ne possédait point une vie propre comme la commune, par exemple. Les intérêts dont il avait la charge étaient médiocres ; l'Etat s'était déchargé sur lui du soin d'entretenir les tribunaux, les gendarmeries, les bâtiments des préfectures et sous-préfectures et quelques routes dites départementales. Aussi, l'article 58 de la loi du 10 août 1871 avait-il limité de manière fort exiguë le champ dans lequel pouvait se mouvoir le département pour se procurer des ressources. Il ne disposait en dehors de quelques revenus domaniaux que de centimes additionnels, de subventions de l'Etat et de contingents municipaux.

Depuis une trentaine d'années, le rôle du département s'est élargi. Il a été appelé à participer dans une très large mesure à la mise en œuvre des lois d'assistance : loi du 15 juillet 1893 sur l'assistance médicale gratuite, loi du 15 février 1902 sur la protection de la santé publique, loi du 28 juin 1904 sur les enfants assistés, loi du 15 juillet 1905 sur l'assistance aux vieillards, loi du 14 juillet 1913 sur l'assistance aux familles nombreuses, lois diverses de 1917 sur l'assistance aux femmes en couches. Le législateur a pensé à juste titre que dans l'application de ces lois de solidarité sociale, il importait d'intéresser les communes et les départements ; maires et préfets sont pour ainsi dire sur le terrain, ils peuvent surveiller la manière dont sont employés les deniers publics distribués et les communes comme les départements participant aux dépenses, ont intérêt à ne pas laisser se créer ces gabegies dont la distribution des allocations, au cours de la guerre, nous a révélé de trop nombreux exemples.

Par ailleurs, les départements ont créé des réseaux de voies ferrées, des hospices, des orphelinats, des écoles d'agriculture auxquels ils accordent des subventions ; ils sont devenus des

personnes morales ayant, au même titre que la commune des droits et devoirs. Pour faire face à leurs obligations, les ressources actuelles du département manquent de souplesse. Leur domaine est souvent insignifiant, le seul système



M. Jean Hennessy, député de la Charente.

des centimes additionnels est désormais compliqué puisque le principal auxquels ils s'adjoignent jadis a disparu depuis la suppression des quatre vieilles ; les contingents municipaux c'est-à-dire la quote-part que versent les municipalités pour les dépenses d'intérêt départemental nécessitent une comptabilité complexe et ne peuvent être calculés avec toute la précision désirable. Quant aux subventions de l'Etat, elles donnent lieu à des critiques justifiées ; leur distribution plus ou moins large dépend parfois de la plus ou moins grande habileté des préfets. De nouvelles ressources doivent être envisagées pour alimenter le budget départemental : le législateur l'a déjà compris et depuis quelques années il est entré, timidement, dans la voie des réformes.

L'article 9 de la loi du 16 octobre 1919, relative à l'utilisation de l'énergie hydraulique, stipule qu'un tiers de la redevance proportionnelle payée par le concessionnaire d'une distribution d'énergie sera réparti par l'Etat entre les départements et les communes sur les territoires desquels coulent les cours d'eau utilisés, la moitié de cette portion de la redevance devant être attribuée aux départements. De même l'article 86, de la loi du 25 juin 1920 attribue aux départements dans lesquels se trouvent des eaux minérales le surplus du produit de la taxe communale de 0,01 par bouteille d'eau lorsque ce produit excède le montant des ressources ordinaires de la commune.

L'article 63 de la même loi réserve aux départements un tiers du fonds commun qui sera formé par le produit du décime à percevoir au profit des communes et des départements en addition à la taxe de 1 % sur le chiffre d'affaires. L'article 100, enfin, majore de 25 % la taxe de circulation perçue par l'Etat sur les voitures automobiles et dispose que le produit de cette majoration servira à constituer un fonds commun à répartir entre les départements.

Ces réformes sont timides ; en effet, le Conseil général demeure presque entièrement entre les mains du pouvoir central, les ressources qu'on attribue aux départements sont toujours sujettes à répartition et ils n'ont pas la possibilité comme les communes de se mouvoir à leur aise en utilisant au mieux de leurs intérêts les ressources propres à chacun d'eux. Nombre de

conseils généraux, sollicitent le droit de jouir d'une liberté au moins égale à celle que la loi de 1884 a donnée aux conseils municipaux.

La refonte de nos budgets départementaux s'impose-t-elle immédiatement? Il n'y a pas lieu de le penser, car il semble qu'avant d'en modifier la contexture, il importe d'abord de savoir comment va être réorganisée l'administration française. Si le projet gouvernemental est adopté, certaines dépenses départementales vont disparaître; déjà, la dernière loi de finances a fait passer sous l'égide de l'Etat des fonctionnaires qui étaient antérieurement rémunérés par le budget du département, notamment les archivistes, gardiens jaloux et savants des documents concernant l'histoire passée et future de la France. Si les conceptions des régionalistes triomphent, le budget départemental disparaîtra pour faire place à un budget plus ample, destiné à assurer la vie de toute une région. Avec le problème des impôts régionaux, c'est celui de toute la fiscalité française qui surgit. Dans l'une et l'autre hypothèse, tenants de l'ancienne organisation départementale modifiée et régionalistes se rencontrent pour reconnaître la nécessité de doter départements ou régions de ressources individuelles dont le contrôle d'ailleurs sera assuré par l'Etat.

Dans toutes les discussions qui se sont élevées depuis quelques années, au sujet de notre excessive centralisation administrative, il faut retenir quelques points essentiels. La réforme de cette entité qu'on nomme le département s'impose, il est inadmissible que nous continuions à vivre sous un régime instauré à une époque où tous les moyens de transport ou de commu-



M. François Latour, Conseiller municipal de Paris.

nication modernes n'existaient point. La hiérarchie créée il y a cent vingt ans est actuellement désuète. En tout état de cause, il importe que la personne morale, département ou région, qui a des charges spéciales, bénéficie des res-

sources propres. Le Nord ne saurait être traité comme le Midi; l'initiative qu'on laissera aux Conseils généraux ou régionaux ne doit pas faire craindre de mouvements séparatistes, l'unité de la patrie française est réalisée depuis plusieurs siècles. Les événements qui se sont déroulés du 25 juillet au 4 août 1914, ont prouvé que tous les cœurs des Français battaient à l'unisson.

LES BÉNÉFICES DE GUERRE

On vient de dresser pour la première fois le tableau complet du montant des impositions comprises dans les rôles émis sur la contribution extraordinaire frappant les bénéfices de guerre. La situation est arrêtée au 31 mars 1920. Nous croyons intéresser les lecteurs du *Monde Illustré* en donnant quelques brefs renseignements extraits de ce tableau.

Pour les cinq périodes s'étendant du 1^{er} août 1914 au 31 décembre 1919, le nombre d'articles de rôles émis s'est élevé à 105.640 pour un montant de 6.013.037.744, 14.

Les départements les plus productifs ont été les suivants :

Seine	2.517.634.992,22
Seine-Inférieure	358.179.278,53
Rhône	332.364.673,36
Bouches-du-Rhône	282.793.430,23
Loire	245.677.615,18

Quatre départements ont fourni chacun plus de cent millions, ce sont dans l'ordre la Gironde, l'Isère, la Loire-Inférieure et le Pas-de-Calais.

Dans trente-deux départements, les rôles relatifs à la période du 1^{er} janvier au 31 décembre 1919 ne sont pas encore arrêtés.

Deux grandes Banques

C'est une fâcheuse habitude qu'a prise en France, la presse économique, de passer systématiquement sous silence les événements les plus considérables, même lorsqu'il s'agit de la déconfiture de banques importantes !

Le public, lorsqu'on daigne l'avertir, ne manque pas de découvrir — souvent à tort — de ce mutisme, des motifs qui ne sont pas toujours désintéressés; tout, jusqu'à la révélation qui en dernière analyse lui en est faite, apparaît comme lourd d'arrière-pensées.

Mais, n'avons-nous pas nous-mêmes observé la règle commune et ne faut-il pas avant tout avouer notre coulpe?

Ce sont, comme pour nos confrères, en la circonstance, des raisons d'ordre général qui ont dicté notre conduite.

La France traverse une crise financière sans précédent et il n'était pas indifférent que deux banques, dont l'une, à tort ou à raison, semble soutenir notre prestige en Extrême-Orient, sombrassent brusquement, par suite de fautes de gestion sur lesquelles il faudra peut-être revenir.

Nous n'avons donc pas averti le public, parce qu'on nous avait donné en haut lieu la formelle assurance que les dépôts français ne seraient pas mis en péril — ce qui est vrai — et que les banques elles-mêmes seraient sauvées du désastre.

Pour l'une comme pour l'autre, une « situation » avait été fournie par les directions respectives de ces établissements de crédit; les grandes banques, Banque de France en tête, avaient été appelées au secours par le gouvernement.

Pour grave que fût la déconfiture de ces deux maisons, il suffisait nous disait-on, pour chacune d'entre elles — concours assuré par la Banque de France mis à part — d'un secours de 150 millions de francs environ.

La Banque de Paris, la Banque de l'Indo-Chine et, il faut bien le dire, le budget du gouvernement de l'Indo-Chine, furent mis à contribution pour l'établissement de la rue Saint-Lazare.

Le consortium des grandes banques tout entier fut chargé de l'autre sauvetage : chacun fit son devoir de solidarité, les assurances les plus sérieuses ayant été données que le sacrifice serait limité au chiffre indiqué plus haut.

Il n'en fut rien : le tonneau des Danaïdes se vidait au fur et à mesure qu'on le remplissait et les rumeurs les plus inquiétantes commençaient à courir sur le compte des deux établissements en question.

On chuchotait bientôt d'autres noms de banques moins importantes comme se trouvant en difficultés. Celui notamment de la Banque Française du Brésil fut prononcé, sans qu'on y prêtât d'ailleurs attention, malgré que le concours de la Banque pour le Commerce Extérieur sollicité eût été refusé, sans doute parce que cette dernière pensait à juste titre qu'elle avait été créée pour des fins nationales.

En ce qui concerne la Société Centrale des Banques de Province, une

nouvelle réunion eut lieu, dans des circonstances et en un lieu vraiment imprévus.

Après cette réunion, un grand établissement de crédit se refusait à suivre les suggestions qui avaient été offertes et pendant la réunion même, un homme d'une haute expérience et auquel la Présidence de deux grandes banques est dévolue, se fit remarquer par le langage sévère mais mesuré qu'il sut tenir devant les plus importants personnages de l'Etat.

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas, autant qu'on puisse en juger, que le sauvetage de la Société Centrale soit impossible. Les sacrifices consentis n'auront pas été vains et le mieux qu'on puisse faire en la circonstance, est de liquider cet établissement dont le besoin ne se faisait pas sentir et qui fut, malgré un conseil d'administration honorable, conduit au désastre par une direction scandaleuse.

Pour la Banque Industrielle de Chine, il en est tout autrement : le sauvetage semble hélas difficile, sinon impossible. Le passif grossirait tous les jours, il serait hasardeux de le chiffrer même approximativement. A l'heure actuelle on parle de quatre cent millions.

La Banque de l'Indo-Chine est appelée par une certaine presse au secours de la Banque Industrielle, sous menace, ce qui est vraiment étrange, après tant de fautes commises et de graves responsabilités engagées.

Qu'on se rappelle seulement l'importance de certaines déclarations faites en assemblée générale où, nous en restons convaincus, le conseil d'administration ne fut que la dupe malheureuse d'une audacieuse direction.

Le gouvernement chinois serait, dit-on, disposé à venir à son secours à concurrence de deux millions de livres sterling, à condition de trouver chez le gouvernement français des dispositions analogues. Un important groupement industriel a été tâté : il a refusé à l'unanimité de prêter son concours.

Ne parle-t-on pas du dépôt d'un projet de loi? Pense-t-on sérieusement, à l'heure actuelle où la France se débat dans les difficultés que l'on sait, à demander aux contribuables deux ou trois centaines de millions pour sauver des intérêts privés? S'agit-il de ménager le crédit public, c'est-à-dire d'éviter d'ébranler la confiance des déposants?

Que dire de tous ces petits rentiers qui ont engagé leur maigre épargne dans le capital des grandes banques les plus sérieuses et les plus honorables et que la politique de solidarité a effrayés au point que nous assistons depuis quelques jours à une panique déchaînée sur le marché.

Si l'on voulait sauver la Société Centrale des Banques de Province et la Banque Industrielle de Chine, il fallait le faire au grand jour, expliquer à l'opinion publique les raisons qui militaient en faveur de ce sauvetage.

Il nous semble qu'en la circonstance l'intérêt privé a pris le pas sur l'intérêt général : il était temps qu'on mît en garde le gouvernement sur de pareils dangers.

Études Financières

LA MEXICAN EAGLE

(The Mexican Eagle Oil Company, Limited).

La *Mexican Eagle*, ainsi désignée en raison de l'appellation qui lui est donnée en langue anglaise, est, en réalité, une société mexicaine, dont le siège social est à Mexico, et qui fut fondée en 1908 sous la dénomination *Compania Mexicana de Petroleo « El Aguila »*, S. A. Elle a été constituée par Sir Pearson, de Londres, devenu depuis Lord Cowdray, pour acquérir les droits, concessions et propriétés pétrolières que possédait, dans la partie orientale du Mexique, la société anglaise S. Pearson and Son Ltd. Cet apport d'origine a été successivement complété par de nombreuses concessions nouvelles, disséminées dans les divers états du Mexique, s'étendant de la région de San-Luis-Posoti, au nord à l'isthme de Tehuantepec, au sud. Les terrains sur lesquels la Société possède des droits, exclusifs ou préférentiels, ont actuellement une superficie de près d'un million d'hectares, soit une étendue correspondant approximativement à celle de l'un de nos plus grands départements.

Parmi les puits forés dans divers districts de cet immense domaine, certains ont été ou semblent devoir être, si l'on en croit les rapports qui paraissent à ce sujet, d'une capacité de production qui dépasse celle des puits les plus abondants qui aient été ouverts auparavant dans les autres régions du globe. Ainsi, l'un des premiers puits importants de la *Mexican Eagle*, le puits Potreno n° 4, achevé à la fin de 1910, aurait pendant plusieurs années, donné 100.000 barils de pétrole par jour, soit le baril ayant une contenance d'environ 163 litres et demi, près de 6 millions de tonnes par an. Lorsqu'il a été, en décembre 1918, envahi par l'eau salée, il aurait produit 100 millions de barils. Le gisement de Potreno ne paraît pas d'ailleurs complètement épuisé, un nouveau puits, foré depuis quelques mois dans le voisinage immédiat de l'ancien, ayant, paraît-il, un débit journalier de 10.000 barils. La Société signale d'autres gisements, prospectés depuis quelques années seulement, notamment dans la région de Naranjos et de Zacamixtle, qui renfermeraient également des puits très abondants, donnant jusqu'à 90.000 barils par jour. Notons ici que quelques-uns d'entre eux n'ont pas eu une durée comparable à celle du puits Potreno et sont déjà épuisés. Néanmoins, la capacité de production journalière de l'ensemble des gisements actuellement atteints « excède largement » — c'est l'expression même du rapport à la dernière assemblée — les possibilités de transport et de raffinage de la Compagnie ; d'après certains renseignements, peut-être exacts, mais que nous ne pouvons cependant garantir, elle s'élèverait à près de 700.000 barils, alors que les pipe-lines actuelles ne pouvaient jusqu'à maintenant faire face qu'à un transport quotidien de 110.000 barils. Aussi, un certain nombre de puits ont-ils été bouchés aussitôt après jaillissement et mis en réserve.

La Compagnie se préoccupe d'ailleurs de développer ses moyens de transports et ses installations industrielles. D'après le rapport semestriel qui vient d'être publié, la capacité des pipe-lines alimentant les ports de Tampico et de Tuxpam va être portée à 155.000 barils par jour.

D'autre part, des travaux en cours d'exécution vont permettre de porter de 65.000 à 90.000 barils par jour la quantité d'huile traitée par la raffinerie de Tampico. La capacité de la raffinerie de Tuxpam va être également élevée de 12.000 à 15.000 barils. Enfin, le rendement du Topping Plant de Tuxpam, appareil placé à l'extrémité de la pipe-line pour récupérer les parties volatiles de l'huile brute, fera aussi l'objet d'un important agrandissement.

Une partie de la production de la *Mexican Eagle* est absorbée par la consommation locale, qui, depuis le retour du Mexique à une certaine tranquillité, se développe régulièrement ; toutefois, la Compagnie trouve ses principaux débouchés à l'étranger.

Ses exportations ont lieu par l'intermédiaire de deux sociétés anglaises distinctes, mais l'une et l'autre soumises à son contrôle.

La première, l'*Eagle Oil Transport Cy*, dont le capital a été élevé récemment de 3 à 5 millions de livres sterling, est chargée des transports par mer. Elle possède une flotte de tankers ou bateaux-citernes, dont le tonnage total atteignait 230.000 tonnes au commencement de cette année et doit être, suivant certaines déclarations, rapidement doublé.

La seconde, l'*Anglo Mexican Product Cy*, est chargée de la répartition et de la vente des produits de la *Mexican Eagle* sur les principaux marchés étrangers.

Les exportations ont pris un développement considérable. Elles ont porté sur plus de 15 millions de barils pour l'exercice 1917-18 (soit du 1^{er} juillet 1917 au 30 juin 1918), sur près de 16 millions de barils en 1918-19, et elles ont atteint 17.600.000 barils en 1919-20. Pour l'exercice en cours, elles mar-

queraient une progression plus rapide encore, et dépasseraient largement 25 millions de barils.

Ces chiffres imposants représentent environ le septième des exportations du Mexique, qui, à peu près inexploité il y a vingt ans, fournit maintenant plus du cinquième du pétrole consommé dans le monde entier.

La *Mexican Eagle* n'a pu naturellement prendre une telle place dans l'industrie pétrolière sans le secours de capitaux importants. Ses ressources financières ont dû être renforcées à diverses reprises et le capital, qui était originairement de 30 millions de piastres mexicaines, a été porté, par élévations successives, à 160 millions, chiffre sur lequel, toutefois, un peu moins de 130 millions sont actuellement émis. Disons à ce propos, que les augmentations de capital ont eu lieu, en général, par l'émission au pair d'actions nouvelles, méthode employée couramment en Angleterre et en Amérique et qui, à certains égards, ne manque pas d'avantages pour les actionnaires.

Le capital de la *Mexican Eagle* est divisé en titres de 10 piastres, comprenant 850.000 actions de préférence et, en chiffres ronds, 12.091.000 actions ordinaires. Le privilège des actions de préférence s'exerce jusqu'à concurrence d'un dividende de 8 % ; ce pourcentage ayant été dépassé chaque année à partir de 1914, les actions ordinaires et les actions de préférence, ont, depuis cette époque, reçu la même rémunération.

Les bénéfices de la Compagnie se sont, en effet, accrus beaucoup plus rapidement encore que le capital, et les dividendes se sont élevés dans une



Un geyser de pétrole.

mesure très importante. Pour les trois dernières années, ils ont été respectivement de 25, 45 et 60 % du capital nominal. Pour l'exercice 1919-1920, les actionnaires ont donc reçu un dividende total de 6 piastres par action, qui, au cours du change sur New-York, représentait, pour les porteurs français, une somme de 48 à 49 francs.

Le bilan de la *Mexican Eagle* au 30 juin 1920, établi en piastres mexicaines or (équivalent, sur la base du pair, à 2 fr. 58), peut se résumer comme ci-dessous :

ACTIF	En milliers de piastres	
Propriétés, constructions et matériel.....	59.006	
Moins réserve pour dépréciation.....	15.769	43.237
Droits de sous-sol et concessions, explorations et matériel.....	53.799	
Moins amortissements.	52.799	1.000
Outils et équipement.		2.646
Navires (moins amortissements).....		2.449
Participations et avances aux filiales.....		23.128
Stocks.....		18.174
Débiteurs et espèces en caisse.....		74.816
Total.....		165.450

PASSIF	En milliers de piastres	
Capital émis.....	86.277	
Réserves.....	15.538	
Créanciers et comptes débiteurs divers.....	17.544	
Bénéfices reportés de l'exercice précédent...	3.544	
Profits et pertes de l'exercice.....	54.659	
Moins attributions aux réserves.....	4.158	
Acomptes sur dividendes	11 % 7.954	12.112
Total.....		165.450

Un coup d'œil jeté sur ce bilan montre que la situation de trésorerie de la *Mexican Eagle* à la date du dernier bilan semblait satisfaisante, les débiteurs et les espèces en caisse formant un total de 74.816.000 piastres, sensiblement supérieur au montant des dettes exigibles. Il est vrai que la Compagnie a depuis mis en paiement un coupon de 5 fr. 90 par action ; mais l'augmentation de capital faite au début de cette année, ayant été effectuée sur la base d'une action nouvelle au pair de 10 piastres pour deux actions anciennes, a fait entrer dans les caisses de la Compagnie des sommes presque équivalentes à celles dont elle a eu besoin pour régler le dividende.

On voit, d'autre part, que les bénéfices nets de la Compagnie se sont élevés à 54.659.000 piastres, ce chiffre étant obtenu après déduction de 4 millions 794.000 piastres affectées à l'amortissement des propriétés et installations. Les chiffres des bénéfices nets de l'exercice précédent étaient de 29.508.000 francs, après déduction d'amortissements de 7.686.000 francs.

Les résultats du dernier exercice marquent donc une progression très vive qui, malgré une augmentation de plus de moitié du capital émis, a permis l'élévation du dividende de 45 à 60 % signalée plus haut. Peut-on espérer qu'un fait semblable se produira pour l'exercice en cours ou que, tout au moins, la dernière augmentation de capital ne rendra pas impossible le maintien du dividende au taux élevé auquel il a été porté ?

Durant le second semestre de 1920, c'est-à-dire pendant la première partie de l'exercice en cours, les cours du pétrole étaient restés à des niveaux très élevés, et les ventes ayant été, comme nous l'avons dit, sensiblement plus importantes que pendant la période correspondante de l'exercice précédent, les bénéfices de la Compagnie ont, à coup sûr, pendant cette période, atteint un chiffre considérable. Mais, en janvier et février derniers, les prix des pétroles américains ont subi une baisse brutale d'environ 50 %, et n'ont pas, depuis, été l'objet de relèvements durables.

Bien qu'en raison de l'existence de contrats de vente passés pour des durées plus ou moins longues, la diminution des prix ne produise pas tous ses effets, il est à présumer que la Compagnie ne réalisera, pendant la seconde partie de l'exercice courant, que des bénéfices relativement réduits. Comme d'autre part, elle ne pourra guère se dispenser de procéder à certains amortissements de ses travaux neufs, qui présenteront cette année une importance particulière — et dont une partie a été effectuée à des prix plutôt élevés — on peut craindre qu'elle ne puisse continuer de se montrer aussi libérale que précédemment.

Sans doute, le pétrole est appelé à jouer un rôle important dans la vie de tous les peuples ; sans doute aussi, les compagnies pétrolières d'une aussi vaste envergure que la *Mexican Eagle* ne paraissent pas soumises, en raison des réserves dont elles disposent, aux aléas qui menacent les exploitations d'ordre secondaire ; sans doute, enfin, les intérêts prépondérants que le puissant groupe Royal Dutch-Shell possède dans la *Mexican Eagle* constituent une autre raison de croire au fonctionnement régulier de cette compagnie.

Mais l'expérience de tous les jours montre que de larges possibilités de production ne suffisent pas, à elles seules, à assurer la pérennité de bénéfices élevés ; des prix de vente rémunérateurs sont également indispensables. Or, nul ne peut dire ce que seront les prix du pétrole dans l'avenir. Tout au plus peut-on remarquer que les cours pratiqués en Amérique en 1920 étaient environ deux fois et demie plus élevés que ceux de 1913. Mais si semblable rapport peut se maintenir lorsque la monnaie nationale a perdu une assez grande partie de sa valeur, il semble, au contraire, constituer une certaine anomalie dans des pays comme l'Amérique du Nord où le pouvoir d'achat de l'unité monétaire n'a pas notablement diminué depuis la guerre.

La baisse récente du pétrole pourrait donc avoir des causes plus profondes qu'on ne paraît parfois le supposer. Aussi faut-il bien, à ce sujet, poser un point d'interrogation, qui vient doubler celui que posent également, pour les porteurs français, les fluctuations du change. Dans ces conditions, il serait téméraire d'écarter délibérément l'éventualité où les plus belles espérances pourraient être déçues ou ne se réaliseraient qu'après une longue période d'attente.

A l'Etranger

LETTRE DE LONDRES

LA SITUATION DES FINANCES PUBLIQUES ANGLAISES

Londres, le 24 juin 1921.

Le marché des valeurs a été très calme la semaine dernière ; les transactions n'ont porté que sur un très petit nombre de titres. Toutefois on n'a enregistré aucune importante baisse de cours, les divers compartiments du marché attendant les résultats du vote des mineurs.

La menace de grève des mécaniciens, heureusement évitée, a également contribué à la mauvaise tenue du Stock-Exchange. Mais jeudi dernier les Fonds d'Etat ont été assez recherchés par suite de la baisse à 6 % du taux de la Banque de Réserve Fédérale de New-York.

Cependant, le nombre des émissions étant toujours très élevé, il semble que les capitalistes restreignent leurs opérations et que le public ne désire plus faire d'affaires sur le marché des valeurs.

On n'a connu au Stock-Exchange la décision des mineurs de continuer la grève que vendredi dernier, après la fermeture de la Bourse. Ce vote est considéré comme funeste à l'Angleterre, mais on ne croit pas qu'il entraînera les autres corporations et qu'il réussira à provoquer une grève générale.

En examinant la situation des finances publiques d'après le bilan de la Banque de jeudi, on voit que la Dette Flottante est en meilleure posture ; toutefois son chiffre total s'est encore élevé de 5 millions de livres, les avances par Voies et Moyens n'étant réduites que de 17 3/4 millions de livres et les Bons du Trésor augmentant de 22 1/2 millions. Le total général de la Dette Flottante est de 1 milliard 372 1/4 millions, soit de 97 millions plus élevé qu'au commencement de l'année financière. La City a été très impressionnée par le discours de Mr. Mc Kenna sur les Dettes Internationales. Il est probable que les estimations budgétaires seront faussées par la prolongation de la grève des mineurs. Celle-ci a du reste déjà valu au pays des pertes incalculables dans le commerce et l'industrie ; un crédit supplémentaire de 15 1/4 millions de livres a été voté, 9 millions seront attribués aux chemins de fer, et 6 millions serviront à acheter du charbon.

Les fluctuations du dollar ont été moins importantes que pendant les dernières semaines ; on s'attend à ce que cette devise soit beaucoup plus ferme à l'avenir. Les autres monnaies étrangères sont calmes.

Le marché monétaire a eu à sa disposition d'abondantes disponibilités. Le taux de la Banque d'Angleterre est resté inchangé jeudi dernier, et le marché n'a pas été surpris puisque les résultats du vote des mineurs n'étaient connus que le lendemain.

L'EXPLOITATION DES CHEMINS DE FER AU MOIS D'AVRIL

Les recettes des Compagnies de chemin de fer se sont fortement ressenties de la grève des mineurs pendant le mois d'avril. D'après les statistiques publiées la semaine dernière par le ministère des Transports, le total des recettes s'élève à 14 milliards 696.150 livres, soit une baisse de 6.180.050 livres comparé au chiffre du mois de mars. Cette perte se répartit comme suit : 1.426.743 livres pour les voyageurs, 830.847 pour les colis postaux, etc., 3.898.472 livres pour les marchandises et 23.988 pour pour les divers.

D'un autre côté les dépenses ont diminué de 1.030.366 livres, soit 20.191.120 livres en avril et 21.221.494 en mars. Les frais d'entretien des machines ont fléchi de 1.014.761 livres soit de 20,5 % les dépenses de trafic de 584.028 livres soit de 9 %. L'entretien de la voie a augmenté de 86.493 livres, et celui du matériel roulant de 344.361 livres. Les impôts accusent une plus value de 165.313 soit de 18,9 %.

La baisse des frais d'exploitation et de trafic est due au plus petit nombre de trains mis en marche.

LES SUCCURSALES DES BANQUES A L'ÉTRANGER

Un banquier suédois, très connu, vient de reprendre une question qui a souvent été discutée dans les milieux financiers, mais qui est restée jusqu'ici sans solution satisfaisante.

Les banques qui ouvrent des succursales dans les pays étrangers sont souvent très mal reçues, et quelquefois même on ne les autorise pas à créer ces succursales. Ainsi avant la guerre, l'Allemagne faisait tout son possible pour empêcher les banques étrangères d'avoir des agences à Ber-

lin. Aujourd'hui encore l'Amérique a voté une loi qui s'oppose sévèrement à tout développement d'institutions bancaires sur son territoire.

Ce banquier suédois propose qu'un arrangement intervienne entre les pays intéressés, et qu'ils autorisent une banque étrangère d'ouvrir une succursale dans la capitale, et une autre dans les trois plus grands centres à l'intérieur du pays. Cet économiste montre aussi dans quelles conditions ces agences pourraient recevoir des dépôts, escompter des effets de commerce etc. Mais pour que chaque nation intéressée puisse remplir scrupuleusement les conditions posées par ce banquier, il serait nécessaire d'avoir une organisation complète de contrôle de ces banques par l'Etat. Or, même au cas où les contribuables anglais consentiraient à faire quelques sacrifices pour que le gouvernement puisse tenter des essais de ce genre, il est probable que les institutions bancaires de ce pays, qui ont fait de Londres le grand centre financier du monde, verraient d'un mauvais œil l'Etat s'ingérer dans leurs affaires, ne fut-ce même que d'une manière provisoire.

Les banques étrangères ont toute facilité pour ouvrir des succursales à Londres, puisqu'elles apportent avec elles de nouvelles affaires. Du reste lorsqu'une banque étrangère ouvre une agence à Londres n'est-ce pas un témoignage de la suprématie financière de l'Angleterre ?

États-Unis

LA VALEUR DES PRODUITS MANUFACTURÉS

Les statistiques officielles concernant la valeur des produits manufacturés en Amérique en 1919 sont très intéressantes, surtout si l'on étudie la valeur de la production de 1919 et l'augmentation énorme depuis 1914. Mais il faut tenir compte de la hausse des prix qui s'est produite entre 1914 et 1919. Les chiffres suivants montrent la valeur de la production et les hausses successives depuis 1904 :

	Nombre d'établiss.	Valeur des prod. en dollars	Augmentation par périodes
1904.....	216.180	14.793.902.563	—
1909.....	268.491	20.672.051.870	39.7
1914.....	275.791	24.246.434.734	17.2
1919.....	288.376	62.588.905.000	158.1

On voit donc combien la guerre a été un stimulant pour les diverses industries des États-Unis.

Il est probable que ces statistiques ont été établies à la fin de 1919 lorsque les besoins de la guerre ne se faisaient plus sentir, mais alors que les demandes des consommateurs équivalaient à la production.

Depuis que le commerce s'est ralenti la question se pose de savoir si les besoins intérieurs et extérieurs seront suffisants pour absorber toute la production actuelle, probablement moins importante que celle de 1919. Les milieux compétents déclarent que cet événement se produira au moment où le réajustement sera général dans tous les pays ; mais ces mêmes personnes croient que cette absorption ne pourra se produire que si des prix plus avantageux stimulent les demandes.

LE SALAIRE DES CHEMINOTS

Les directeurs des Compagnies de chemins de fer qui acceptaient avec plaisir toute réduction dans les salaires écrasants qu'ils ont été obligés de payer pendant l'année 1920 ont été déçus par la décision que vient de prendre le Railway Labor Board. Au mois de juillet dernier le Board avait élevé les salaires de 18 % en moyenne, soit de 600.000.000 à 700.000.000 de dollars par an. Certaines Compagnies prétendent même que l'augmentation annuelle a atteint le chiffre de 800 millions de dollars puisque la décision prise par le Board en juillet dernier avait un effet rétroactif à compter du premier mai.

Le Board vient d'autoriser les Compagnies à réduire les salaires de 12 % seulement ; il estime que les économies annuelles réalisées ainsi par les Compagnies s'élèveront à 400 millions de dollars. Mais il se peut que le total de ces économies soit loin d'atteindre, l'année prochaine, les chiffres ci-dessus.

Il est certain que le total des dépenses en salaires est proportionnel au nombre d'hommes employés dans les différentes sections de travailleurs. Les Compagnies ont réduit considérablement le nombre de leurs ouvriers pendant les derniers mois écoulés, mais elles seront obligées de l'augmenter à nouveau lorsque le trafic aura repris, et lorsque la construction ou la réparation du matériel seront en pleine activité.

En définitive on sait que les Compagnies payeront à leurs employés, après le 1^{er} juillet, un salaire qui, en moyenne, sera inférieur de 12 % aux bases adoptées jusqu'ici. Le salaire des aiguilleurs et des ouvriers d'ateliers est réduit de 9 %, celui des hommes d'équipe de 7 %, et celui des ouvriers affectés aux réparations des wagons de 10 %. Les mécaniciens des trains de voyageurs et de

marchandises, qui, suivant les termes de l'accord du mois de juillet dernier, avaient vu leurs salaires augmenter de 10 à 13 cents par heure, subissent une réduction de 6 à 8 cents par heure.

La décision du Labor Board s'applique aux membres de trente et une organisations de cheminots, employés par 104 Compagnies. Mais ultérieurement, et lorsque le Board aura étudié le cas des autres corporations, elle pourra frapper les autres Compagnies des États-Unis.

Les Directeurs des quatre grandes corporations ferroviaires tiendront un meeting à Chicago le 1^{er} juillet pour discuter la décision du Railway Labor Board.

En plus de la réduction des salaires, l'abrogation des accords nationaux, entrant en vigueur le 1^{er} juillet, entraînera une économie estimée par certains à 300 millions de dollars par an.

En outre une agitation assez marquée se manifeste dans tous les milieux des États-Unis pour qu'une réduction des tarifs suive la récente diminution des salaires.

Mexique

LE PAIEMENT DE LA DETTE EXTÉRIÈRE

On annonce officiellement que le paiement des intérêts de la Dette Extérieure Mexicaine sera repris à partir du 1^{er} juillet, et que 20 millions de pesos ont été prévus au budget à cet effet. Le capital de la Dette Extérieure (soit quatre emprunts) s'élève à 34.141.813 livres ; l'intérêt annuel doit atteindre 1.585.000 livres. Le total de l'arriéré, à compter de l'année 1914, et qui sera probablement consolidé, est de 11 millions de livres. En conséquence la somme nécessaire, s'élevant actuellement à environ 2.500.000 livres, devra couvrir les charges de la Dette existante et celles de l'emprunt de consolidation. Cette somme sera probablement obtenue en élevant les droits d'exportation sur le pétrole, qu'un décret présidentiel vient de décider.

Certains comptes rendus des États-Unis montrent que la production du pétrole au Mexique va diminuant, mais il semble que cette opinion prévaut plutôt dans les milieux politiques que dans les milieux des géologues. Il se peut toutefois que les droits nouveaux ne donnent pas les résultats espérés. Mais les Américains ont acheté dernièrement un grand nombre d'obligations étrangères, les intérêts engagés dans les valeurs pétrolières sont divisés, et la situation est assez bonne pour que l'intérêt puisse être prélevé sur d'autres revenus de douanes.

Les immigrants étrangers vont probablement venir nombreux au Mexique. Il est certain que ce pays sera le premier à se relever parmi les diverses nations de l'Amérique centrale.

Le capital des emprunts intérieurs du Mexique s'élève à environ 20.814.000 livres, l'arriéré des intérêts à payer à 6.567.000 livres. Le gouvernement de ce pays a également garanti les obligations 4 % du chemin de fer National dont le total est de 50.747.000 livres.

La reprise du paiement de tous ces titres n'est possible que si les financiers américains consentent à avancer de l'argent au Mexique, mais il est certain que les conditions de ce prêt seront très onéreuses.

L'Angleterre reconnaîtra le gouvernement mexicain si Washington donne l'exemple, et les États-Unis ne s'engageront dans cette voie que si la constitution de Carranza est révisée. Mais la reprise du service de la Dette est une preuve d'une situation financière nette, et le gouvernement mexicain agira prudemment en rendant les chemins de fer aux Compagnies.

Espagne

LE COMMERCE EXTÉRIEUR EN 1920

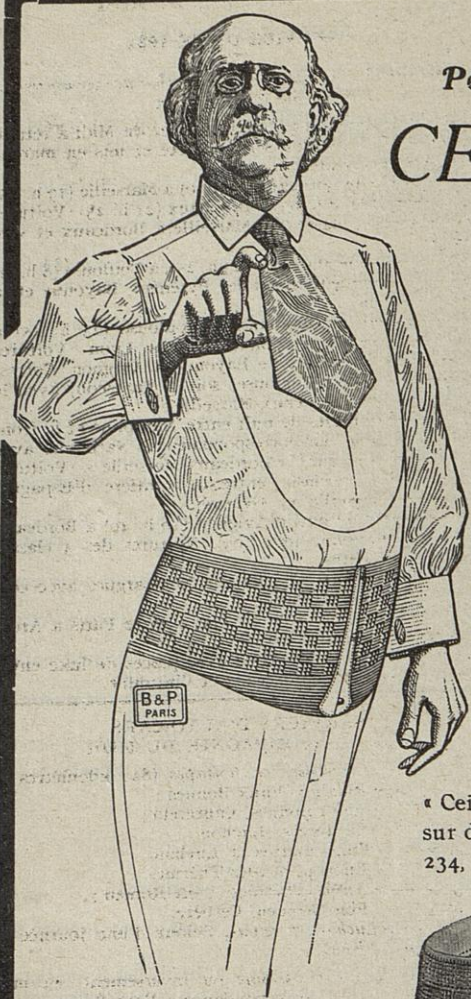
Le gouvernement espagnol vient de publier les statistiques officielles concernant le mouvement des échanges en 1920. Les importations de marchandises sont évaluées à 1.434 millions de pesetas, contre 899 millions en 1919. Les exportations s'élèvent à 1.010 millions de pesetas contre 1.304 en 1919.

Les entrées de produits alimentaires se chiffrent par 12 millions de pesetas en 1920 ; elles étaient de 14 millions en 1919 ; celles des matières premières étaient de 451 millions en 1920, contre 377 millions en 1919. Les importations de produits manufacturés s'élèvent à 641 millions de pesetas, elles étaient de 293 millions en 1919.

Les exportations de matières premières se chiffrent par 313 millions de pesetas contre 207 millions ; celles des objets manufacturés, 321 millions contre 471 millions.

L'année 1920 a donc été très défavorable pour le commerce international de l'Espagne.

Cette rubrique ne comprend aucune publicité financière.



Portez la
CEINTURE

anatomique pour hommes

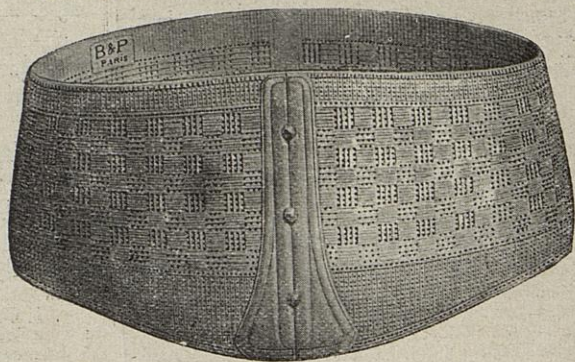
du **D^r NAMY**

**Élastique, Élegante
Amaigrissante**

Recommandée à tous, particulièrement à ceux qui commencent à prendre du ventre, ainsi qu'aux sportsmen, automobilistes, etc. Combat l'obésité, soutient les reins, assure rectitude du torse, port élégant, bien-être absolu.

Tissée sur mesure en un nouveau tissu élastique entièrement ajouré.

Lisez l'intéressante Notice illustrée sur la « Ceinture du D^r Namy », adressée gratuitement sur demande par les Établissements A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris.



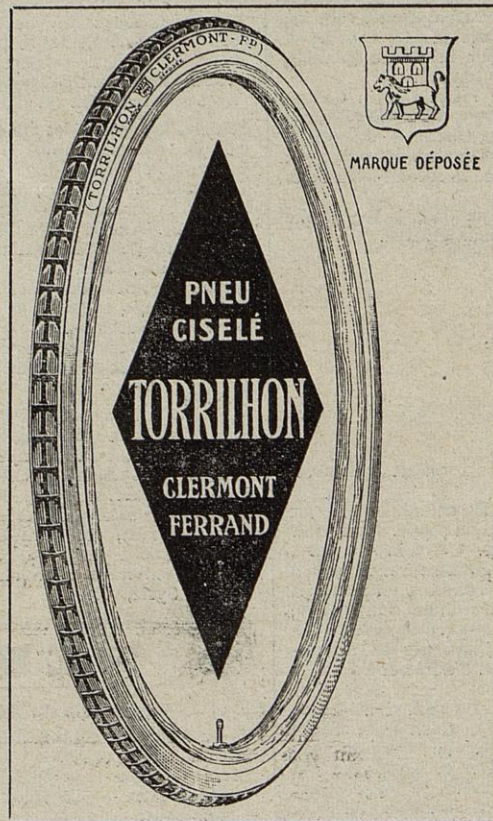
En vente :
aux Établissements A. CLAVERIE,
234, Faubourg Saint-Martin,
et dans toutes les bonnes
maisons de trousseaux, Paris,
Province, Étranger.

Gros : MANUFACTURE MODERNE
40, Rue Louis-Blanc, Paris.

**LE MEILLEUR
PNEUMATIQUE VELO**

SOUPLE, LÉGER, RÉSISTANT, DURABLE

**T
O
R
R
I
L
H
O
N**



**T
O
R
R
I
L
H
O
N**

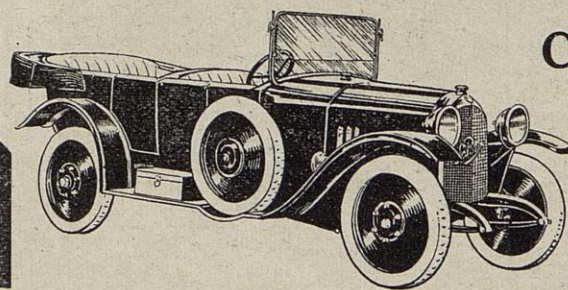
GRANDE MARQUE FRANÇAISE

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS AGENTS

BIJOUX FIX
OR DOUBLÉ INALTÉRABLE

Exigez
de votre
BIJOUTIER
la marque

FIX
en **3** lettres



Cette Voiture

est le nouveau

modèle 1921 de

La Buire-Automobiles

Dans la belle épreuve Nancy-Strasbourg, La Buire-Automobiles fait triompher à nouveau les qualités de son modèle 1921, en prenant la première place du classement général.

Cette belle performance, accomplie sur une voiture 12 HP rigoureusement de série, confirme, une fois de plus, l'excellence des conceptions de notre vieille marque lyonnaise.

La voiture munie d'un carburateur Lacharnay, équipée en un joli torpédo 6 places, pesant en ordre de marche 1.750 kilos, a couvert la distance de 140 kil. en 2 heures 27 m., pour une consommation totale de 13 litres 400.

Dans le lot des voitures de qualité

La Buire - Automobiles

s'est montrée la meilleure, parce que :

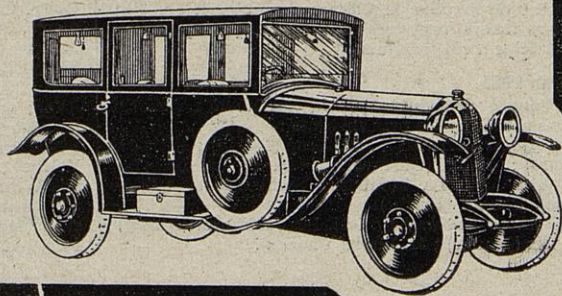
RAPIDE, TRÈS CONFORTABLE et, de toutes, LA PLUS ÉCONOMIQUE

LA BUIRE-AUTOMOBILES

274, Grande rue de Monplaisir
LYON

SUCCURSALES :

142, avenue Malakoff, PARIS
Boulevard Charles V, NANCY



EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES
MAISONS de fournitures photographiques
Exiger la marque.

LE SAVON BERTIN



VAUT DE L'OR

HISPANO
DELAGE

RENAULT
CHENARD

BONDIS & C^{IE}

45 Avenue de la Grande-Armée, PARIS
VENTE - LOCATION - GARAGE

LE GLYPHOSCOPE RICHARD

EXIGEZ les Véritables GRAINS de VALS

Laxatifs dépuratifs

un seul grain au repas du soir
tous les 2 ou 3 jours
nettoie estomac et intestin

le flacon pour 3 mois • Le double flacon pour 6 mois
Impôt compris — TOUTES PHARMACIES.

10, RUE HALÉVY Demander notice
(OPERA) 25, rue Mélingue
PARIS

Pour Maigrir sûrement et sans danger

Tous ceux qui désirent perdre quelques kilos de graisse
superflue seront heureux d'apprendre qu'il existe un amaigrissant sûr et sans danger qui agit en améliorant la digestion : il s'appelle les **Pilules Galton**.

Les excellents résultats produits par ces pilules dans les cas d'obésité les plus divers sont des plus concluants et émerveillent les personnes qui en sont l'objet.

L'amaigrissement est régulier et n'affecte que les parties du corps envahies par la graisse : le double menton,

les bajoues, les hanches, le ventre, etc., sont promptement réduits. Les organes intérieurs, soulagés par l'élimination de la graisse, retrouvent une vitalité nouvelle.

L'essoufflement, la dyspepsie et les autres maux habituels disparaissent.

C'est, dans beaucoup de cas, un véritable rajeunissement.

M. B. M. de Villeneuve de la Raho, écrit :

« Dès les premiers jours, j'ai été satisfait du traitement. Les somnolences et maux d'estomac que j'avais après les repas ont cessé. En outre, je m'aperçois que mon embonpoint tend à disparaître et je ne ressens aucun malaise ; au contraire, je me trouve plus vigoureux et plus lesté qu'avant. »

M. E. B. de Monthard, écrit le 19 oct. :

« Les **Pilules Galton** m'ont fait maigrir de trois kilos du 15 septembre au 2 octobre. Depuis j'ai continué avec des résultats remarquables sans avoir besoin de quitter mon travail et sans être gêné en rien. »

Mlle C., de Perpignan, signale qu'un seul flacon de **Pilules Galton** lui a fait perdre 9 centimètres de tour de taille et elle ajoute :

« J'avais un très gros ventre qui a baissé comme par enchantement. C'est vous dire combien elles m'ont fait du bien. »

Ainsi donc, si l'embonpoint vous gêne, n'hésitez pas à vous faire maigrir. Prenez des **Pilules Galton**.

L'obésité est l'ennemie de la beauté et de la santé. Nul, homme ou femme, ne doit l'oublier. Une cure de **Pilules Galton** est le remède à la fois curatif et préventif.

Le flacon 11 fr. 60 franco contre mandat, et 12 fr. 20 contre remboursement.

S'adresser à J. Raté, pharmacien, 45, rue de l'Ecliquier, Paris (10^e arr.).

Dépôt à Bruxelles : Vindevogel, 45, Bd du Nord.

DEMANDEZ UN

DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

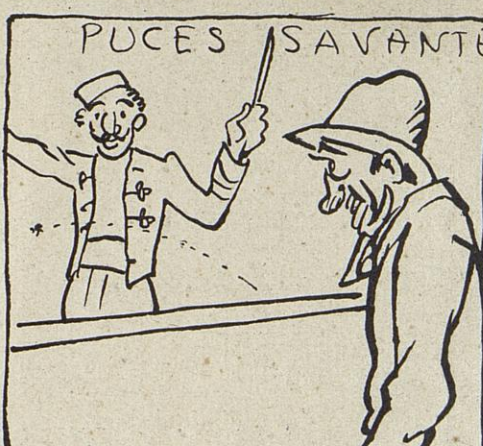
LA REVUE COMIQUE PAR GEORGES PAYIS



— Vous feriez beaucoup plus d'affaires avec des ressemblances des profiteurs de guerre, par exemple.



— Vous croyez que ce sont véritablement des bouteilles de vieux Bordeaux !
— Bien sûr, puisqu'on ne les gagne jamais.



— J'voudrais bien que les miennes soient aussi obéissantes.



— C'est un soldat.
— Mais non, ma bonne dame, vous voyez bien que c'est un lutteur.



PRENEZ GARDE, Madame

vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez tous les jours deux dragées de **THYROIDINE BOUTY** et votre taille restera ou reprendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié par le LABORATOIRE, 3, Rue de Dunkerque, Paris. Mandat-poste de 10 francs (franco) TRAITEMENT INCOMPARABLE ET ABSOLUMENT CERTAIN, en ayant soin de bien lire l'avis : **Thyrodine Bouty**.

PORTE-BOUTEILLES
EN FER
BARBOU
ARTICLES DE CAVES
BARBOU FILS
52, Rue Montmartre, — PARIS
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE 1921

PRODUITS PHOTOGRAPHIQUES
CRISTALLOS
Révélateur - Fixateur - Renforceur
etc. etc.
EN VENTE PARTOUT
dans toutes les Bonnes Maisons d'Appareils
et Fournitures Photographiques
Echantillon contre 0,50 en timbres.
GROS : 67, Boulevard Beaumarchais, PARIS

ANTICOR-BRELAND
Enlève Cors, Durillons, Œils-de-Perdrix, Verrues, Callosités
2 fr. Pharm. 2.25 fr. poste
BRELAND, Pharm., 31, rue Antoinette, Lyon



Arthritiques

VITTEL GRANDE SOURCE

Dans toutes Pharmacies et Maisons d'Alimentation
et 24, rue du 4-Septembre. Paris

L'ALCOOL de MENTHE

RICQLÈS

est le produit hygiénique
indispensable.

MALADIES INTIMES
TRAITEMENT
SÉRIEUX,
efficace, discret,
facile à suivre même
en voyage, par les
COMPRIMÉS DE GIBERT

10 ans de succès ininterrompus
La boîte de 50 comprimés Onze fr. (impôt compris)
Envoi franco contre espèces ou mandat adressés à :
Pharmacie GIBERT, 19, rue d'Aubagne — MARSEILLE
Très nombreuses déclarations médicales et
attestations de la clientèle.
Dépôts à Paris : Phie Centrale Turbigo, 57, rue de
Turbigo ; et Phie Planche, 2, rue de l'Arrivée.

COGNAC J&F MARTELL MAISON FONDÉE EN 1715
PRODUIT NATUREL des Vins récoltés et distillés dans la région de Cognac.
AGENTS POUR PARIS : LAFARIE & C^{ie}.

AMBRE DE NUBIE



RAMSÈS
21, Rue Royale - PARIS

EN VENTE PARTOUT